

UN POÈTE «SLAVO-ROUMAIN»: GEORGES PEȘACOV

CONSTANTIN N. VELICHI

À la fin du XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle, l'Empire ottoman devait traverser l'une des plus aiguës crises économiques et sociales-politiques qu'il eût jamais eu à subir. Son système féodal militaire était en pleine dissolution. L'anarchie accélérât le rythme de sa décadence. À l'instar des Roumains, les autres peuples balkaniques ranimaient le feu des luttes pour la liberté. C'est l'époque où une renaissance politique et culturelle commence à éveiller ces peuples — époque que l'histoire a enregistrée pour quelques uns d'entre eux sous ce nom même. Sur le plan politique, cette renaissance se manifeste par les mouvements des Serbes, des Grecs, des Roumains. L'an 1821 devait en marquer le premier moment culminant, comme une conséquence de la participation en masse de tous ces peuples aux guerres russo-turques. Une seconde étape importante devait être celle des années 1840—1848, couronnée en 1848 par la révolution démocratique bourgeoise de Valachie. C'est pendant cette première moitié du XIX^e siècle que prennent corps l'État autonome serbe et l'État indépendant grec; c'est maintenant que, par le traité d'Andrinople (1829), l'autonomie de la Valachie et de la Moldavie est à tel point consolidée que l'unique lien qui les rattache encore à l'Empire ottoman est celui constitué par le tribut et l'obligation de faire confirmer leurs princes¹.

Entre tous les peuples balkaniques, les Bulgares sont les seuls à ne rien obtenir par suite de la guerre russo-turque de 1828—1829. Fortement comprimé dans sa patrie, le mouvement national culturel bulgare trouve un échappatoire dans l'activité de ses chefs émigrés en Valachie. C'est là que durant les quatre premières décennies du XIX^e siècle ils trouveront le champ néces-

¹ *Istoria României*, III, București, 1964, p. 931.

saire à leurs exploits, réalisés en grande partie sous l'influence du mouvement national culturel roumain¹.

À cette époque, quand la lutte antiottomane reserrait étroitement les liens des peuples qui habitaient les bords du Danube, un « poète » appartenant en égale mesure à la littérature roumaine et à la littérature bulgare vivait et écrivait ici. Il s'agit de Georges Peșacov, qui s'intitulait lui-même poète « slavo-roumain ». Poète mineur, des débuts de la poésie roumaine et bulgare, Peșacov a attiré fort peu jusqu'à présent l'attention des chercheurs.

Les historiens de la littérature bulgare n'ont connu qu'en partie les oeuvres de Peșacov, et même la partie la plus petite, c'est-à-dire celle rédigée en bulgare. Et les rares historiens de la littérature roumaine qui se sont occupés de lui ne lui ont jamais connu cet aspect. Quant à sa vie, elle demeura en général aussi inconnue des uns que des autres, Peșacov étant considéré dans la littérature bulgare comme l'un de ses premiers versificateurs, alors que les Roumains ne voient en lui que le paléographe et le traducteur des documents slavo-roumains — domaine où son rôle est réellement important et bien connu. Les recherches à son égard ont été tellement dépareillées même chez nous qu'à un moment donné on a pu affirmer que le poète Peșacov n'était pas la même personne que le traducteur des documents slaves. L'explication de cet état des choses réside justement dans le fait qu'on a négligé presque entièrement l'étude de ses écrits en langue roumaine. La personnalité réelle de Peșacov est de beaucoup plus intéressante que celle d'un simple poète mineur ou d'un traducteur de documents, même des meilleurs. Sachant le grec, le latin, l'allemand, le serbe, le bulgare, le roumain, Peșacov se nourrissait des idées éclairées de l'époque. Et si, du point de vue de leur valeur artistique ses écrits laissent à désirer par rapport à ceux de ses contemporains roumains (les poètes de la famille Văcărescu, Momuleanu, etc.), bien qu'ayant une certaine importance pour les débuts de la poésie cultivée bulgare, par contre sa personnalité, ses conceptions de la vie s'avèrent des plus avancées. En effet, Peșacov embrasse pour les propager à son tour les idées les plus progressistes de ses contemporains, de ceux qu'il a connus personnellement ou seulement à travers leurs oeuvres. Pour n'en nommer que quelques uns, il convient de mentionner parmi les Roumains un Dinicu Golescu, les poètes Văcărescu, Eliade Rădulescu, Paris Barbu Momuleanu, Eufrosin Poteca, et parmi les Bulgares et les Russes — Beron, Aprilov, Kipilovski, Venelin, etc.

La présente étude ne se propose point d'analyser son oeuvre poétique, qui ne s'élève pas du reste à un degré artistique justifiant pareille entreprise ; tout au plus s'il mérite d'être cité dans une histoire de la littérature roumaine comme une curiosité. Nous n'allons pas, non plus, nous occuper ici de ses traductions littéraires en roumain, ni d'apprécier la valeur littéraire des poésies qu'il a pu écrire en d'autres langues (bulgare, grec, serbe ou russe). Nous laisserons cette tâche aux historiens de la littérature. Notre but ici est seule-

¹ Constantin N. Velichi, *Роята на българската емиграция в Румъния за културното възраждане на българите през периода 1800—1840*, dans *Славянска филология*, V, Sofia, 1963, p. 179—191.

ment de donner la restitution bio-bibliographique de sa vie, si peu connue mais si typique pour son époque.

De plus, même si la valeur poétique de son oeuvre s'avère tout à fait négligeable pour la littérature roumaine, il y a dans cette oeuvre de Pešacov une somme d'idées sociales-politiques, dont sa nombreuse correspondance en est également imbue, et qui sont bien dignes d'être soulignées. Nous ne saurions trop répéter que Pešacov ne fut pas seulement l'un des meilleurs traducteurs des documents slavo-roumains, mais aussi un homme vivant et propageant les idées avancées de son temps. Par exemple, il n'hésitera pas à prôner le soulèvement populaire mené par Tudor Vladimirescu, dans un poème spécialement consacré au héros valaque — et la chose est d'importance, même si le poème en question s'avère dépourvu de toute valeur littéraire. Qui plus est, il voit en Tudor le héros par excellence de *tous* les Roumains. Conscient dès 1821 de l'unité des Roumains bien que séparés en trois principautés distinctes, il use non seulement de la formule «notre pays la Vlaĥo-Moldavie», mais il est aussi l'un des premiers à employer en roumain le vocable «Roumanie».

Un autre titre d'intérêt envers cette personnalité si attachante est son rôle insigne dans le mouvement littéraire de l'émigration bulgare des ans quarante du siècle dernier — rôle qui éclaire en même temps d'une manière significative l'influence roumaine sur ce mouvement.

La reconstitution de la vie de Pešacov a été possible surtout grâce aux manuscrits et documents qui composent son oeuvre — du moins ce qu'il en reste — et spécialement grâce à sa correspondance, rédigée en plusieurs langues. Il s'agit d'un matériel dans sa majeure partie utilisé maintenant pour la première fois.



En Bulgarie, le premier à s'occuper de près de son oeuvre est le réputé historien de la littérature, Boian Penev. Mais celui-ci ne connaît que les poésies bulgares de Pešacov, celles publiées dans le recueil du Russe Bezsonov, ainsi que deux odes dédiées par le poète à l'illustre historien I. Venelin. Penev compte Pešacov parmi les premiers versificateurs bulgares, montrant qu'il a écrit sur le conseil du poète A. Kipilovski (l'un des chefs de l'émigration bulgare en Valachie), mais sans jamais égaler celui-ci. La valeur artistique des poésies de Pešacov est mince et, quant à sa vie, Boian Penev ne sait affirmer rien d'autre — et cela toujours d'après Bezsonov — que le poète est né à Vidin, le 15 avril 1785 et qu'il a passé la majeure partie de sa vie en Valachie¹.

A l'exception de ce qu'écrit Boian Penev, la littérature bulgare ne connaît aucune étude consacrée à Pešacov, son nom n'étant mentionné que rarement dans des ouvrages portant sur d'autres problèmes². En 1945, l'auteur du

¹ P. Bezsonov. *Българские песни*, II, Moscou, 1855; Boian Penev, *История на новата българска литература*, III, Sofia, 1933, p. 927—933.

² B. Iotzov, *Др. Петър Берон и неговите съвременници* dans «Училищен Преглед», XXXIII, Sofia, 1934, no. 1, p. 10

présent article donnait une conférence à la radio Sofia, dans laquelle il attirait l'attention, pour la première fois en Bulgarie, sur le fait que Georges Peșacov n'était pas seulement un poète bulgare, comme on le pensait généralement, ses ouvrages — originaux ou traductions — rédigés en roumain dépassant en importance les écrits en langue bulgare. Un résumé de cette conférence a été publié par l'un des quotidiens bulgares¹. J'ai montré à cette occasion que la vie de Peșacov, totalement ignorée en Bulgarie, pourrait être reconstituée d'après ses manuscrits, assez importants, conservés à l'Académie Roumaine. J'ai présenté ensuite, dans une communication portant un autre titre et donné au Cinquième Congrès International des Slavisants (Sofia, 1933)², l'un des modèles roumains de Peșacov. Cependant, le traité d'histoire de la littérature bulgare récemment paru ne retient guère autre chose à propos de Peșacov que le fait qu'il s'intitulait lui-même poète slavo-roumain³.

Du reste, dans l'histoire de la littérature roumaine Peșacov ne jouit pas d'une attention plus grande. A l'exception des quelques lignes que lui a consacrées Cartoian⁴, il y a Al. Ciorănescu qui a publié une lettre de Peșacov adressée à Z. Carcalechi, comportant des données biographiques et bibliographiques⁵, et Emil Vîrtosu qui a publié son poème consacré à Tudor Vladimirescu⁶. Enfin, en 1957, M. Fănescu s'occupe de Peșacov en tant que paléographe et traducteur de vieux actes slaves. Mais ne connaissant pas les manuscrits de l'Académie Roumaine et fondant son travail seulement sur les documents du fonds de la Commission documentaire des Archives de État de Bucarest, l'auteur — en dehors de quelques données d'ordre biographique et de la juste appréciation de Peșacov en tant que paléographe — arrive à la conclusion totalement erronée que le traducteur Georgian Peșacov et le poète Georges Hagi Toma Peșacov sont deux personnes distinctes, parents ou même frères. Leurs noms de baptême, la graphie de leurs signatures et leurs préoccupations sont différentes, affirme M. Fănescu⁷.

La conclusion de la succincte revue que nous venons de faire s'impose de soi. Dans la littérature bulgare, aussi bien que dans celle roumaine, Peșacov est insuffisamment connu, et cela justifie l'utilité de cette étude, fondée sur ses manuscrits.

Les premiers points à préciser sont : l'origine de Peșacov, l'endroit où il est né et celui où il a fait ses études. Et cela parce que Boian Penev, et après lui tous ceux qui lui ont succédé — Boris Iotzov, G. Dimov et en

¹ Constantin N. Velichi, *Един славяно-румънски поет: Г. Пешков*, dans la gazette «Изгрев», Sofia, 4. XII. 1945.

² Constantin N. Velichi, *Ролята на българската емиграция...*, p. 191.

³ *История на българската литература*, 2, Sofia, 1966, p. 124.

⁴ N. Cartoian, *Contribuții privitoare la originile literaturii românești în Principate*, dans «Revista Filologică», Cernăuți, I (1927), p. 189—195.

⁵ Al. Ciorănescu, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peșacov*, dans «Revista Istorică», Vălenii de Munte, 1934, no. 7—9, p. 363—381.

⁶ Emil Vîrtosu, *Versuri inedite despre 1821*, dans «Revista Arhivelor», III, Bucarest, 1939, no. 8, p. 3—11.

⁷ M. Fănescu, *Gheorghe Peșacov, contribuții la cunoașterea vieții și activității sale*, dans *Arhivele Statului*, 125 de ani de activitate (1831—1956), Bucarest, 1957, p. 287—301.

général tous les chercheurs bulgares — l'ont considéré Bulgare, né à Vidin en avril 1785¹. alors que N. Cartoian, Al. Ciorănescu, Emil Vîrtosu, etc. le considèrent poète roumain². D'autre part, M. Fănescu affirme que le traducteur Georgian Peşacov est né à Craiova, en 1784 ou 1785, et à la différence des autres chercheurs roumains et bulgares qui ne fournissent aucune précision sur l'endroit où il a pu faire ses études, ce dernier chercheur estime comme probables des études poursuivies à l'Académie grecque de Bucarest³.

En ce qui concerne son origine, Peşacov affirmait lui-même, en 1829, dans la lettre adressée à Zaharia Carcalechi : « C'est justement à présent que je regrette de n'être pas né Roumain pur, mais Slavo-Roumain, chose appartenant à ma mère ; et moi je me suis réveillé tardivement, juste maintenant »⁴. Il en résulte trois précisions : d'abord, que sa mère était roumaine ; ensuite, que lui-même se considérait Slavo-Roumain, ni Bulgare, ni Serbe donc ; et en dernier lieu, son regret de n'être pas d'origine purement roumaine. Toutes ces affirmations sont exactes, mais nous n'allons pas tirer une conclusion définitive à ce sujet avant de relever d'autres précisions similaires, faites toujours par Peşacov et dont nous allons nous en occuper ci-après.

Pour établir la véritable origine de Peşacov, il convient de le considérer non pas isolé, mais dans le bloc de sa nombreuse parenté, dont la provenance est bien connue. Tous les Peşacov, ainsi que d'autres familles qui s'étaient fixées à Craiova à la fin du XVIII^e et dans la première moitié du siècle suivant, sont des Aroumains de Vlaho-Clisura, selon le témoignage de leur propre descendance⁵.

¹ Georges Dimov, *Културни взаимоотношения между българи и румъни през епоха на националното ни възраждане* dans «Из взаимоотношения на балканските народи», Sofia 1966, p. 15 ; B. St. Angelov, *Венелин и нашите възрожденици*, dans «Известия на института за история» 18, Sofia, 1967, p. 233, 241—244 ; Ilia Konev, *Георги Пешаков като почитател на Юрий Венелин*, article en mss.

² Emil Vîrtosu ajoute : « peut être Bulgare d'origine, mais très Roumain et patriote par les sentiments », *op. cit.*, p. 3.

³ M. Fănescu, *op. cit.*, p. 288—289.

⁴ Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 371.

⁵ La migration de ces marchands et charretiers a duré pendant longtemps et s'est développée selon un us que l'on peut suivre dans bon nombre de familles aroumaines. Un ou deux frères commencent par voyager, attirés vers des centres marchands tels que Craiova, Braşov, Sibiu, Timişoara, Bude, Vienne, etc. Accomplis dans des buts marchands ces voyages ont lieu périodiquement, dans certains mois de l'année. Avec le temps, certains membres de la famille finissent par se fixer dans ces centres, pour continuer leur commerce avec l'aide de leurs parent demeurés dans les villes d'origine — Vlaho-Clisura, Seres, Tetovo, etc. Si le commerce est prospère, si les temps sont propices, la migration se poursuit et l'ancien charretier ou modeste marchand devient grand commerçant avec toujours plus de richesses. Si, au contraire, les circonstances sont défavorables, par suite des guerres, des émeutes, des épidémies, etc., alors la migration cesse pour un temps ; les émigrés rentrent dans leurs cités natales ou, s'ils demeurent sur place, ils changent parfois de métier modifiant même leur nom, quand le cas se présente, et restent pour un temps éloignés de leurs familles. Dès que la vie reprend son cours normal, la migration reprend elle aussi. Fréquemment, alors que certains membres de la famille demeurent en quelque sorte isolés du milieu bulgare, grec, serbe ou roumain dans lequel ils vivent, leur nom se modifie néanmoins prenant la sonorité du milieu respectif. Les exemples qu'on peut donner à l'appui sont nombreux et la famille des Peşacov en fait partie. Originaires de Vlaho-Clisura, les parents ou grands-parents de Peşacov se sont essayés à un tel commerce. Leur nom devait être autre, mais l'un d'entre eux porta le sobriquet « Pesica », qui

L'un des membres de cette famille, Hagi Toma Pesicu, le père de G. Peșacov, a été entraîné à son tour dans le commerce que les marchands Aroumain de l'Empire ottoman entretenaient avec l'Empire des Habsbourg. De Vlaho-Clisura, traversant Vidin — où il paraît qu'il demeura quelque temps — il vient à Craiova et s'y marie avec une Roumaine dont on ne connaît pas le nom. Plusieurs enfants sont nés de ce mariage. Il résulte des manuscrits laissés par Peșacov que ses parents ont eu trois fils — Nicolae, Hristache et Georges¹ — et trois filles — Catherine, Annie et Mariette². Parmi les garçons Georges, notre poète, était le cadet. Hagi Toma perd sa femme dans des circonstances restées obscures³, alors que la famille était fixée en Olténie — probablement à Craiova. Un peu plus tard, avant 1796, Hagi Toma prend une seconde femme. Nous ignorons également le nom de sa seconde épouse, mais de cette union est né un autre fils, Tacul, venu au monde vers 1797⁴.

Mais les temps étaient difficiles et le commerce bien entravé par les dépradations des « cyrjali » de Pasvantoglu. C'est pourquoi les migrations de Vlaho-Clisura, celle de la famille des Pesica y compris, devait cesser temporairement. Hagi Toma Peșacov poursuit à travers mille difficultés son négoce, remontant jusqu'à Brașov. En 1802 il se trouvait dans cette ville, en compagnie de son cadet. Il paraît qu'il y demeura jusqu'en 1804. En tout cas, le poète affirme avoir vécu à Brașov en 1802—1804. C'est là qu'il a dû faire des études⁵, car c'est dans ce milieu qu'il a pu connaître Zaharia Carcalechi. Peut être que ce fut toujours là qu'il a appris le métier d'horloger. Toutefois, en 1805 il se trouvait de nouveau à Craiova et fréquentait l'école de cette ville. Cette même année, les hommes de Pasvantoglu attaquent par surprise Craiova, mettant la ville au sac et ramenant avec eux quantité de gens, en esclavage. Parmi ces derniers il y avait aussi notre poète, surpris

s'est étendu ensuite à toute la parenté. Il n'en reste guère des traces au sujet des ascendants du père de Georges Peșacov. Mais, dans son voyage vers la Valachie, comme bien d'autres comme lui, il a dû traverser Florina, Bitolie, Veles, Skopje, Lescovetz, Niš Zaičar, Kula, Vidin, Calafat, Craiova — ainsi qu'ils l'ont fait les familles venues plus tard. (Gigi Orman, *Din trecutul Craiovei, cartierul Clisura*, dans *Arhivele Olteniei*, VII, Craiova, 1928, no. 35, p. 115).

¹ Ses deux frères, Nicolae et Hristache, sont mentionnés dans son manuscrit « *Socoteala mea către casa părintească, pentru toți moștenitorii răposatului tatălui nostru Hagi Thoma Penciu, de la anul 1808 pînă la anul 1811, în diastimă de trei ani de zile* » (Mon compte rendu envers la maison paternelle, pour tous les héritiers de feu notre père Hagi Thoma Penciu, depuis l'année 1808 jusqu'à l'année 1811, dans un intervalle de trois années), à la Bibliothèque de l'Académie, mss. roum. 1277, ff. 115—117. Catherine y est également mentionnée (f. 115^v).

² Peșacov mentionne ses sœurs dans une lettre qu'il envoie à sa femme, Persida, le 22 décembre 1835, Bibliothèque de l'Académie, mss. roum. 1276, ff. 24—24^v.

³ Elle est morte quelque part en Olténie, peut être à Craiova, comme l'écrivait plus tard son fils, en affirmant que c'est là que « gissent les restes de ma mère, de mes frères et de mes enfants », mss. 1277, ff. 72—73.

⁴ Dans une plainte adressée au Tribunal de Craiova en 1843, Peșacov écrit au sujet de Tacul « comme à un véritable frère, que je le croyais bien qu'issu d'une autre mère, marâtre et ordinaire... élevé par moi — en tant que demeuré à l'âge de seulement 11 ans, après la mort de mon père et de sa mère, qui ont décédé alors, à la même époque » (ms. 1277, f. 84). Comme Hagi Toma Peșacov est mort en 1808, quand Tacul avait 11 ans, il s'ensuit qu'il a dû se marier la seconde fois avant 1796 et que Tacul est né cette année, en 1796.

⁵ V. la lettre de Peșacov à Z. Carcalechi, chez Ciorănescu, *op. cit.*, p. 370.

à l'école¹ avec Barbu et les autres fils de Dimitrie Stirbei, et c'est lui-même qui nous raconte : « Etant arraché aux bras de ma désirable patrie Craiova et des écoles d'enseignement que je suivais alors² » — d'où il appert qu'après avoir rentré de Braşov ce fut bien là que Peşacov a continué ses études.

Il paraît que son père qui était « riche et renommé » a été pris à cette occasion lui aussi et que « les hommes de Pasvantoglu lui ont arraché ses vêtements »³.

Une fois arrivés à Vidin, les enfants de Stirbei et Peşacov échappent à l'esclavage, grâce à l'intervention de Dimitrie Stirbei⁴. Sachant lire, Peşacov est retenu pourtant par Pasvantoglu, qui désirait l'employer dans sa chancellerie. A peu près toute sa famille s'établit maintenant à Negotin, où se trouvait alors « la maison paternelle ». Forcé par les circonstances, le père du poète doit renoncer en partie à son négoce de transit et se fait accepter par la corporation des pelletiers de Vidin, s'associant avec un quelconque Avram⁵. Habitant la plupart du temps cette ville, Hagi Toma Pescu se fait appeler aussi Hagi Toma Penciu ou Hagi Toma Peşacov⁶. Ses liens avec la famille des Pesica demeurée à Vlaho-Clisura se brisent et la migration cessera pour un temps. Elle devait reprendre plus tard, vers 1825, se poursuivant une quinzaine d'années, jusque vers 1840 — époque durant laquelle de nombreuses familles de Vlaho-Clisura se sont fixées à Craiova. Tous ces nouveaux venus se sont groupés ensemble dans un quartier Clisura, épanoui dans le voisinage de l'église St. Ioan Hera⁷.

¹ Dans sa lettre du 16 juin 1842 adressée à Constantin Bălăceanu, grand logothète de la Justice, Peşacov écrivait qu'il a été « arraché... aux écoles de Craiova... » (Mss. 1277, ff. 71—72).

² Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Mss. 1276, f. 79.

³ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Mss. 1278, f. 104 (Le lettre de Peşacov adressée à son fils Dimitrian).

⁴ « Que ce soit pour son âme (du père de Barbu Ştirbei)... patron de ma vie chaudement promis par sa vive voix même, dès 1805 » (mss. 1277, f. 68, V. aussi le Mss. 1277, ff. 71—72).

⁵ V. « Socoteala mea... », Mss. 1277, ff. 24—24^v.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Notons parmi eux les fils d'un certain Pierre Pişacov, les épiciers Nicolas et Ianaké (Al. Balintescu et I. Popescu-Cilieni, *Meşteşugari şi neguţători din trecutul Craiovei* 1666—1685, Bucureşti, 1957, p. 12, 166). A part Ianaké, qui avait délaissé l'épicerie pour le commerce d'importation et d'exportation à large échelle, il y avait aussi un Georges Peşacov, marchand important qui ravitaillait l'Autriche en bétail engraisé (*Ibidem*, p. 263). De cette même lignée de Pierre Pişacov étaient les frères Nicolas, Démètre et Constantin Peşacov qui plus tard ont ajouté à leur nom celui de Vasiliu. Les deux premiers étaient métayers et le troisième drapier (*Ibidem*, p. 24, 164, 175, 205, 208). Un fils de Ianaké Peşacov, appelé Démètre, reprend l'ancien nom de sa famille et il signe « Dumitru Peşicu » ses vers, qui paraîtront plus tard dans les périodiques *Satirul*, *Binele public* et *Ghimpele* (*Ibidem*, p. 12). D'autres membres de la famille des Pesica se faisaient appeler aussi Pişicov ou Petrović, parce qu'ils s'étaient servis de ces noms dans leurs pérégrinations vers la Valachie. Leurs fils ont étudié à Craiova, sous le nom de Pesica. Les familles de Vlaho-Clisura avaient du reste l'habitude d'ajouter un autre nom au leur ou de le transformer complètement, cf. G. Orman, dans « Arch. Olt. », no. 37—38, p. 216—230.

Donc, les liens de cette famille et son origine aroumaine ne sauraient plus maintenant faire l'objet d'un doute¹. Mais les rapports du poète G. Peșacov avec ses parents établis à Craiova une quarantaine d'années plus tard n'ont jamais été — pour des raisons par nous inconnues — ni très bons, ni très étroits. Il y a une allusion à cet état des choses dans la lettre qu'il adresse à Negotin, à sa femme Persida, en 1835, avec la prière d'orthographier son nom « *Gheorg* Hagi Peșacov » au lieu de « *Gheorghi* » sur les lettres qu'elle lui enverra désormais, « à cause de cet âne de Gheorghi Pișicov qui ouvre tes lettres »².

Il paraît qu'une épidémie s'est abattue en 1808 sur la maison de Hagi Toma Peșacov, à Negotin. Les soins de deux médecins, dont l'un appelé de Belgrade à cette intention, n'ont guère réussi à sauver que deux jeunes gens, et Hagi Toma, ainsi que sa seconde femme y trouvent la mort cette année même (1808).

La mise au point de ses comptes avec Avram, l'associé de Vidin, dura longtemps, poursuivie par dame Enka, femme de ce dernier. Ainsi qu'il apparaît de certaine liste de frais, les difficultés naissaient des relations commerciales que les deux associés entretenaient dans les villes de Craiova et de Bucarest et dans quelques autres cités marchandes, d'où il fallait convoquer les témoins au procès. Cette liste de frais montre que toute la famille résidait à Negotin, à l'exception de Georges Peșacov, qui habitait Vidin. Ses soeurs se sont mariées à Negotin : Catherine avec Manolaké Șișmanoglu, marchand de Vidin, et Annie avec Neșa Nedelcović, de Negotin³. C'est de là que ses deux frères étaient partis, Nicolas pour Craiova et Vidin, Hristaké pour « l'Allemagne », en réalité le Banat, alors province autrichienne. Tenir les comptes de la famille était à la charge de Georges, le cadet, mais en même temps le plus savant d'eux tous.

Ce procès de partage avec les héritiers d'Avram n'était pas, du reste, facile à mener. Parfois, Georges était arrêté par les Turcs, d'autres fois c'étaient les Turcs qui lui venaient en aide, payant sa rançon. En tout cas, Peșacov note que durant les trois premières années le procès fut mené « au péril de ma vie »⁴. Mais la maison était riche, puisqu'en trois ans seulement les frais pour la nourriture et l'habillement de la famille et de ses serviteurs montaient à 4.500 thalers⁵.

¹ Les Peșacov étaient fort nombreux à Craiova, occupant une place en vue dans la vie sociale de la ville. Plusieurs maires de la ville ont porté ce nom (C. G. Peșacov, G. Peșacov, Iancu Peșacov député, August Peșacov, avocat, journaliste, publiciste et vice-président de la Chambre, etc.). D'autres ont repris le nom de Pesica, cf. G. Orman, *op. cit.*, p. 217—218; M. Theodorian-Carada, *August Peșacov*, dans « *Arhivele Olteniei* » XIX, Craiova, 1940, no. 107—112, p. 302—304. Voir aussi Cornelia Papacostea Danielopolu, *Memorii bucureștene din anii premergători unirii principatelor*, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, IV, Bucarest, 1966, pp. 339—396.

² Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Mss. 1276, ff. 17—17^v.

³ Cf. les lettres de Peșacov à Persida, Mss. 1276, f. 28.

⁴ « *Socoteala mea...* », Mss. 1277, f. 115^v.

⁵ *Ibidem*.

George Pešacov est né à Vidin¹. Il a fait des études, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'abord à Braşov, ensuite à Craiova et en dernier lieu à Vidin, en ce dernier lieu pressé par la nécessité et sans suivre les cours réguliers d'une école. L'attachant à sa chancellerie, Pasvantoglu l'obligea de traduire les documents slaves de boiards roumains. Comme on le sait et comme Pešacov lui-même le dit, pillant l'Olténie Pasvantoglu ramenait chez lui à titre de butin tous les biens mobiles des boiards. Dans leurs coffres, il y récoltait nombre de chrysobulles, dont il désirait connaître le contenu pensant découvrir quelques indices sur les endroits où des trésors pouvaient être cachés, afin de se les approprier. C'est pourquoi, forcé par les circonstances Pešacov se donnait la peine d'apprendre le slave « par les moines de Ryla, Hilandar et autres couvent de l'Athos ». D'autre part, il mettait à profit les vieilles traductions roumaines qui accompagnaient ces actes pour pénétrer « aussi les dires qui s'y rencontrent et sont complètement étrangères à la langue slavonne, ainsi qu'aux langues bulgare et serbe, et j'y prends note d'un lexique particulier... »². C'est là que Pešacov continue ses études et là sont aussi ses raisons. Il en résulte donc clairement qu'il ne fut jamais l'élève de l'Académie grecque de Bucarest. D'ailleurs il affirme lui-même à plusieurs reprises qu'il n'a pas étudié dans des Académies et que son véritable maître fut la vie, apprenant ce que la nature lui enseigna. A d'autres endroits, il écrit qu'il a appris également « d'autres manipulations, auxquelles je me suis appliqué naturellement, ne laissant s'échapper de mes mains aucun des métiers, que j'ai eu l'occasion de « voler à vue d'oeil » seulement et d'exercer peut être mieux même que ceux qui les avaient appris à cette intention... »³.

Interprétant un passage d'un mémoire de Pešacov, M. Fănescu pense que celui-ci était demeuré à Vidin depuis 1805 jusqu'en 1821—1822, en tant que secrétaire des pachas de la ville⁴. Mais ce renseignement lacunaire

¹ Si dans l'histoire de la littérature bulgare Boian Penev répond avec précision que c'est à Vidin qu'il est né le 17 avril 1785, M. Fănescu par contre, dans l'étude susmentionnée, vient avec des documents « irréfutables », en faveur de Craiova, en 1784 ou au commencement de l'an 1785. En effet, dans une liste des employés de la « Commission documentaire » de Bucarest, datée du 6 décembre 1851, et qui comporte leur âge et lieu de naissance, à la hauteur de son nom (Pešacov y figurait comme traducteur de documents slaves) il y a la mention : né « dans la ville de Craiova » et âgé de 67 ans. (M. Fănescu, *op. cit.*, p. 288, n. 1). Nous sommes cependant en droit de douter de l'exactitude du lieu de naissance indiqué par ce document officiel, bien qu'ils soient nombreux ceux qui, à juste titre, le prennent pour exact. Cette même liste d'employés mentionne le fils de Pešacov, Démètre, comme né lui aussi à Craiova. Et pourtant dans une lettre, Georges Pešacov est très affirmatif à ce sujet, écrivant nettement que ce fils lui était né à Negotin, le 6 août 1824 et fournissant des détails abondants à ce propos. (Bibliothèque de l'Académie, mss. 1278, f. 101). Il n'est point difficile de comprendre pourquoi Pešacov indiquait Craiova pour lieu de sa naissance et de celle de son fils et il est clair que le document respectif ne reflète pas la réalité. Pešacov est né à Vidin, ainsi qu'il le déclare lui-même dans une lettre adressée à Venelin : « язык моего отечество Видина. » C'est à cette même époque qu'adressant à Venelin des poésies écrites ou recueillies par lui, il lui communique aussi sa date de naissance : le 15 avril 1784. Bezsonov, qui a publié ses poésies, a trouvé ici la source de ses renseignements, et Boian Penev à sa suite. Nous pensons que c'est le cas d'accorder notre confiance aux dernières affirmations de Pešacov.

² Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 71^v.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 660—667. Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 372.

⁴ M. Fănescu, *op. cit.*, p. 289.

de Peşacov ne doit pas être compris dans le sens que durant 17 ans il est resté cloué à Vidin. Il est clair qu'il n'aurait pu quitter Vidin avant la mort de Pasvantoglu, survenue en 1807. Mais après cet événement, il nous montre lui-même dans des lettres et mémoires divers, de quelle manière il a passé ces années. Après la mort de Pasvantoglu, Peşacov devient le secrétaire de son successeur, Molla pachà, chargé du 1807 à 1812 des affaires de la chancellerie et de la correspondance que Molla entretenait avec Constantin Ipsilanti, prince régnant de Valachie ou avec les généraux russes commandant les troupes qui durant la guerre russo-turque de 1806—1812 avaient leur quartier général en Valachie. En même temps, il était chargé par Molla pachà de surveiller au débarcadère de Vidin le transit du coton et d'autres marchandises. Et sans doute Peşacov passa plusieurs fois le Danube, du temps de Molla pachà, sur l'ordre de celui-ci. Il profite de l'occasion pour se créer des correspondants, par l'entremise desquels, au péril de sa vie, il mettait en garde en temps utile sa « patrie » et « ses compatriotes » (c'est-à-dire la population d'Olténie) des moments où les razzias des « cyrjali » devaient avoir lieu. C'est ainsi qu'il écarta pour bon nombre de gens le danger des effusions de sang ou d'un éventuel esclavage¹. Plus tard, Peşacov regrettera de n'avoir pas demandé aux généraux russes des « constats » à ce propos ; il n'en possédait qu'un seul, ainsi qu'une épée précieuse, don du général Markov — des années 1810—1811 donc.

Lorsque, après 1812, la paix de Bucarest met une fin à la guerre russo-turque, Peşacov s'engage de plein pied dans le commerce du coton, grâce auquel il amasse quelques biens. La même année, il achète avec l'argent qu'il a gagné une grande vignoble à Suteşti, sur la colline de Nemoiu, près de Drăgăşani². Peşacov s'est rendu maître de cette propriété par petites bouchées, soit directement, soit par l'entremise de son frère Nicolas, qui a acheté plusieurs lots aux petits propriétaires du voisinage, dans le but d'agrandir sa vignoble³, dont il s'est occupé en personne, inventant même en 1817 une méthode originale pour mesurer la capacité des futailles.

Les dix années qui se sont écoulées entre 1812 et 1822 ont été peut-être les plus heureuses de la vie de Peşacov, ainsi qu'il le reconnaît dans

¹ V. sa lettre à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 72.

² Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 375. Cette vigne était très grande, comportant plus de 100.000 cep, dont 30.000 d'un muscat de choix. La maison comptait deux grands appartements « avec deux miradors à l'Ouest et à l'Est ». Plus tard, Peşacov fit construire là une grande remise, « avec deux grandes cuves (« bădane »), avec un grand pressoir (« lin ») (d'un seul transport de raisins l'on pouvait remplir six futailles), avec un pressoir extraordinaire qui se rencontre rarement sur la colline de Suteşti, avec ses cuves pour la distillation de l'eau-de-vie (« raki ») et, en un seul mot, avec l'attirail complet de ce qui est nécessaire à une vigne, comme celle organisée selon le goût de quelqu'un de si bien agencé que Peşacov ». Sous la maison, il y avait une cave en maçonnerie pouvant abriter 40 grandes futailles. Outre la vigne, il possédait là une forêt, avec de beaux essarts pour les foin et les blés, tous situés dans la meilleure position, avec de nombreuses voies d'accès, avec suffisamment d'espace pour les chars destinés à charger les futailles, etc. (V. sa lettre du 24 février 1838 au panetier C. Roşianu, Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 78).

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 25 (la lettre du 7 juin 1833, adressé par M. Drexler, le prévôt autrichien, à Vancu Liubić).

sa lettre à Carcalechi : « Oh temps ! Oh jours ! Oh, jeunesse heureuse d'alors ! » s'écriait-il, ajoutant ensuite comme c'était son habitude quelques vers : « Tout passe, tout s'en va, tout s'efface dans un instant »

Si leurs soeurs, mariées à Negotin et à Vidin, sont demeurées au Sud du Danube, Pešacov par contre s'établit avec ses frères en Olténie, à Craiova d'abord. Hristaké est le seul à s'attarder encore quelque temps à Vidin. À cette époque, Pešacov se laisse prendre de plus en plus par la littérature, abandonnant à son frère Nicolas les soucis de la vigne. C'est l'époque où il traduit des poésies érotiques, du grec en roumain, où il prend connaissance de la poésie roumaine de Momuleanu et des poètes Văcărescu notamment, qui l'ont influencé et qu'il a imités. En 1816, il traduit l'histoire du philosophe Sindipe et une pièce de Kotzebue¹. Son seul ennui était le procès des héritiers Avram, l'ex-associé de son père, procès qui ne s'est achevé que vers 1825 et pour lequel Pešacov a dépensé, à ce qu'il semble, autant qu'il a gagné. Seuls les dons et les pots-de-vin s'élevaient à des sommes énormes, sans compter le nombre infini de voyages entre Craiova et Vidin ou Bucarest. Dénombrons, par pure curiosité, quelques uns de ces « dons » : une tabatière « à musique » pour le pachà Gavanozoglou, une montre pour le seigneur Théodoraki Kiurci, deux cents cinquante thalers à l'évêque pour l'anathème, mille thalers au surintendant de Vidin (le « nazyr »), 250 thalers à Aagy aga, 500 cents au « kapu-kehaŋasy » l'agent diplomatique Andonaki, une montre à Cigiun Meriș, etc. De même, Pešacov note ses dépenses avec les voyages à Vidin : « Le prix de la traversée du Danube chaque jour, soit au caïque, soit avec d'autres embarcations, payant souventes fois jusqu'à trois lei² pour une traversée, quand il fallait se dépêcher d'atteindre l'agent diplomatique, à travers des orages et des vagues terribles, au grand péril de la vie... »³

Les ennuis du procès diminuèrent sensiblement en 1816—1818, période pendant laquelle Pešacov résidait à Vidin en tant que secrétaire de Rustem pachà, « muhafiz », c'est-à-dire commandant de la forterresse. Sa situation matérielle s'était améliorée et, de son propre aveu, il prêtait de l'argent prélevant le taux légal. Après cette date, il se trouvait soit à Craiova, soit à Vidin. A cette époque, où Carcalechi de son côté se trouvait de passage à Craiova, Pešacov comptait parmi les intellectuels de cette ville, avec ses amis Stanciu Căpățineanu et Grigore Pleșoianu, professeurs à l'école du couvent Obedeau. Nous avons un témoignage sur une partie de plaisir à laquelle ils ont tous participé « aux sons des guitares, des flûtes et des violons »⁴. Dès 1816, ses vers gréco-roumains étaient connus à Craiova, où Paris Momuleanu les a entendus, sans goûter, toutefois, ce genre de poésie. C'est aussi l'époque où il fait la connaissance d'Eufrosin Poteca, auquel il dédie quelques vers⁵.

¹ Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 375.

² La somme de trois lei était vraiment d'importance. La nourriture abondante d'un homme pour toute une journée ne réclamait pas plus d'un lei.

³ V. : « Socoteala mea... », *l. cit.*

⁴ Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 370.

⁵ *Ibidem*, p. 372 sq.

Son temps était de plus en plus pris par des occupations diverses. Selon ses propres dires, vers 1820 il était le secrétaire de « Dervich pachà, « serasker » (commandant en chef des troupes) de la Petite Valachie et de Iancu Samurcaș, caimacan de Craiova nommé par le prince Soutzo... et en même temps économe de la st. Métropole de Vidin et scribe pour la correspondance avec la sainte patriarchie constantinopolitaine »¹.

Quand en 1821 les paysans et les pandours d'Olténie se soulevaient à l'appel de Tudor Vladimirescu, Peșacov était un homme riche. Craignant pour lui les troubles, il quitte la ville de Craiova, d'abord pour un village des alentours, Linteni près de Preajba², et plus tard pour Vidin, laissant à son frère Nicolas les soins de la vigne³. Cela ne doit pas nous induire à penser que Peșacov était un rétrograde ou bien qu'il appartenait à la classe des exacteurs contre lesquels s'était dressé Tudor Vladimirescu. C'est justement le contraire, car il compte parmi les rares personnes qui ont compris les sens profonds de ce mouvement, auquel il consacre même un poème.

Cette année (1821), son frère Nicolas, bien que s'occupant toujours de sa vigne, s'établit à Calafat, au service du Grec Démètre Zachariano, trésorier du port de Vidin. Peșacov, de son côté, avait connu Zachariano dans la maison de son beau-frère Manolaki Šišmanoglu, à Vidin, et leurs relations étaient des plus étroites. C'est sur le conseil de Zachariano, appuyé par le métropolite de Vidin, que le poète épouse, « vers la fin de l'année 1822 », une Serbe originaire du Virșeț en Banat, Persida Nešić⁴. Persida faisait partie de la petite noblesse locale. L'un de ses oncles maternels passé en Russie était devenu « le général de cavalerie comte Georges d'Emmanuel Arsenievič ». Un autre était officier dans l'armée serbe et elle-même avait épousé en premières noces « l'oberknèze Alexievič », gouverneur de la contrée de Craine avec la résidence à Negotin. Zachariano fut le principal témoin du jeune couple, mais peu après cet événement, les relations de Peșacov avec Zachariano devaient se gâter. Les choses allèrent si loin qu'aux dires du poète : « je ne sais par suite de quels intérêts inconnus, dressé avec hostilité et une jalousie sauvage, il a décidé en secret de me faire la chasse politique à tel point que non seulement manigançant la dissolution de mon saint mariage, mais encore de m'effacer à jamais de la surface de la terre ».

D'abord, Zachariano commence par exciter les citoyens de Vidin contre le métropolite employant comme prétexte le rachat d'une esclave. Il tisse ensuite un tel réseau d'intrigues que le métropolite, non satisfait de chasser Peșacov de son service, entend le poursuivre de sa haine, et ses jours son menacés. Cette machination fut si bien agencée et sa victime eut tant à souffrir, qu'il écrit : « seul à vive voix on pourrait la démêler... et la plume jamais

¹ V. la lettre adressée à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*

² C'est là que, le 5 février 1821, « réfugié, à Linteni près de Preajba, dans le voisinage de la capitale de la Petite Valachie, Craiova... » il écrit le poème dédié à Tudor Vladimirescu. Cf. Bibliothèque de l'Académie, mss. 1276, ff. 1—7^v.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 23^v.

⁴ V. la plainte rédigée par Peșacov le 11 mai 1838 et adressée à l'agent diplomatique autrichien de Bucarest, dans Mss. 1277, f. 23.

n'y parviendrait sans remplir des mains de papier et tracer toute une tragédie ». En fin de compte, Peşacov décide de liquider tous les biens de sa femme de Negotin, et même les siens, en Olténie, pour s'établir au Banat, à Virşeţ, patrie de sa femme. Au cours de ces préparatifs, sans qu'on puisse bien en connaître les causes, intervient la mort imprévue de son frère Nicolas, décédé dans une incendie. Comme ce frère de Peşacov devait une certaine somme à Manolaki Şişmanoglu, celui-ci, par l'entremise de Zachariano qui entretenait de très bonnes relations d'affaires avec le sénéchal Iordaki Măcescu, alors troisième logothète du Divan, obtient en dédommagement la vigne de son beau-frère¹. Cela se passait en 1823; encore pris par le procès avec les héritiers d'Avram — qui ne devait s'achever qu'en 1825 à Vidin — ainsi que par d'autres affaires de moindre importance, Peşacov ne peut intervenir que plus tard, quand « échappé aux orages de Craine », il rentre à Craiova pour s'occuper des affaires de sa vigne. Comme lui non plus ne manquait de relations, Zachariano est obligé d'appeler de Vidin Şişmanoglu afin de liquider leurs comptes. Mais celui-ci, acharné contre son beau-frère, « s'oppose avec des menaces », prétendant garder la vigne jusqu'à ce qu'il se sera dédommagé de la perte subie. Sinon, « il appellera à la ruse et dépensant jusqu'à dix mille lei, il me laissera sans vigne, avec les moyens dont ils dispose grâce à Zachariano et Măcescu »; de plus « il obtiendra un acte du pacha de Vidin afin de m'obliger à rentrer là où ma vie est perdue »².

Voyant la force de ses adversaires, Peşacov céda, attendant des circonstances plus favorables. Il avait du reste — selon ses dires — d'autres procès en cours, de moindre importance³. Fort probablement il n'habitait plus Craiova à cette époque. En effet, dès la fin du procès Avram, c'est-à-dire après 1825, le poète s'établit avec sa famille à Tîrgu Jiu, « dans une maison romantique, aux confins de la ville »⁴. Il a dû pourtant passer une partie de l'année 1826 encore à Craiova, où il fait, grâce à C. Coresie, la connaissance du futur prince Alexandru Ghica, alors caïmacan dans cette ville⁵.

Peu après, la guerre éclate de nouveau entre les Russes et les Turcs; le général russe Geismar entre avec ses armées en Olténie. Peşacov se trouvait en ce moment (avril-mai 1828) à Purceni, un village du département de Gorj⁶. Craignant qu'à la faveur de la guerre les intrigues de Zachariano ne le ramènent à Vidin, où son ennemi aurait eu toutes les facilités pour la mise en scène d'un procès d'espionnage et sachant qu'en l'occurrence les Turcs seraient sans merci, Peşacov quitte Purceni. « En 1828 — écrit-il — me voyant obligé par la venue des armées russes d'abandonner tous les procès à peine commencés ici et inachevés à cause de l'injustice, j'ai passé avec ma famille par la Transylvanie pour gagner le Banat, patrie de ma femme »⁷.

¹ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 26^v.

² Cf. la même plainte du 11 mai 1838, *l. cit.*, f. 23 sq.

³ Le métropolitain de Vidin lui devait de l'argent. Bibliothèque de l'Académie, LXXVI/54.

⁴ D'après sa lettre à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 71 sq.

⁵ Cf. la lettre de Peşacov et celle de Drexler, rédigée le 10 avril 1834 et adressée au stolnic Barbu Vişoreanu, Mss. 1277, f. 42.

⁶ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 100^v.

⁷ *Ibidem*.

A cette date, la famille de Peșacov se composait de sa femme Persida et des enfants d'un premier lit de celle-ci (une fille, Annette, et un garçon), ainsi que du fils que Persida lui avait donné en 1824, à Negotin et qu'il appelle dans ses lettres Dimitrian¹. Il paraît qu'il a dû avoir d'autres enfants avec Persida, nés entre 1825—1828, mais décédés en bas âge².

Partant de Craiova le 28 mai 1828 pour Virșeț, Peșacov s'arrête à Hatzeg, où il se lie avec quelques intellectuels roumains, le lieutenant Théodore de Stanislav et l'archiprêtre de la ville entre autres. Ils connaissaient tous l'annonce de Carcalechi au sujet de la « Bibliothèque roumaine », à laquelle ils désiraient s'abonner. Aussi, le poète écrit-il une lettre en ce sens à Carcalechi, mais il semble que cette missive n'est jamais arrivée à destination. A Hatzeg, il poursuit la rédaction du poème intitulé « La joie poétique » (*Dezmierdare poeticească*) qu'il avait commencé le 1^{er} mai à Purceni et, bien qu'inachevé, il le dédie à Théodore de Stanislav³.

Au mois d'août 1828, Peșacov et sa famille étaient à Timișoara. Il y fait l'achat d'un grand nombre de livres roumains, « slavons », serbes et grecs. Dans une seconde lettre qu'il adresse de Timișoara à Carcalechi, il parle de son désir de se rendre à Bude, curieux de visiter ces lieux, et lui offre par la même occasion ses propres ouvrages en vue d'une éventuelle publication.

Faute de moyens de transport convenables, il ne devait atteindre Virșeț qu'à l'automne. C'est là qu'il achève son poème, le 31 octobre⁴. Peșacov se fixe à Virșeț jusqu'à la fin de la guerre, conclue par la paix d'Andrinople, en septembre 1829.

De Virșeț, il adresse le 15/27 mai une longue lettre à Carcalechi, lui parlant de deux ouvrages très importants qu'il avait rédigés en 1828—1829. L'un de ces ouvrages — malheureusement perdus de nos jours — portait sur les problèmes d'alors de la langue roumaine ; pour ce qui est de l'autre ouvrage, il s'agissait de sa propre biographie « ayant le début à la date 1785 », depuis sa naissance donc, et qui était si vaste qu'elle « englobait l'épaisseur de tous les autres » ouvrages en bloc. Enfin, Peșacov nourrissait le projet de réunir et éditer ensemble ses poésies et celles d'Alecă Văcărescu — projet dont il a commencé la mise en oeuvre sans jamais la mener à bonne fin⁵.

Les finances de Peșacov et de sa famille commencent à s'en aller à la dérive de plus en plus, car, ainsi qu'il le disait dans cette même lettre à Carcalechi « il y a une année depuis le mois dernier en 9 que j'ai quitté Craiova et je dépense tout du coup ». C'est pourquoi il prie Carcalechi de lui envoyer des livres à crédit — le livre de Damaschin Bojincă, la *Philosophie* d'Eufrosin Poteca et la *Grammaire* d'Eliade Rădulescu. Et comme en mai 1829 il pensait qu'à la fin du mois de juin il se rendra à Craiova, il prie son ami de lui envoyer

¹ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1278, f. 101.

² On ne saurait expliquer autrement l'affirmation de Peșacov, dans la lettre mentionnée ci-dessus et adressée à C. Bălăceanu, où il parle des restes de sa mère et de ses enfants qui gissent en Olténie, Mss. 1277, f. 72.

³ Le poème et sa dédicace sont inclus dans le Mss. 1276, f. 97 sq.

⁴ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 120.

⁵ Bibliothèque de l'Académie, Mss. roum. 332 ; Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 376.

là les livres, sur l'adresse des professeurs Stanciu Căpăţineanu et Grigore Pleşoianu, qui allaient les lui remettre.

Peşacov essaie de se trouver un emploi à Virşeţ, d'autant plus que c'était la ville natale de Persida et qu'ils auraient été heureux de s'y fixer. C'est un fait à peu près sûr qu'il s'est fait naturaliser autrichien à cette fin. Ses essais étant restés sans résultat, à la fin de la guerre, le poète rentre en Olténie — « mon pays » — pour tenter de redresser sa situation financière — ainsi qu'il l'écrit dans sa lettre à Constantin Bălăceanu. Il devait laisser sa famille en gage derrière lui, ayant fait sans doute quelques dettes à Virşeţ.

Il arrive à Craiova à la fin de septembre, fort probablement, et sa première pensée est de récupérer son bien : la vigne. En tant que citoyen autrichien, il devait s'adresser pour la solution du litige à l'agent diplomatique de sa nouvelle patrie. Comme, pendant un bref intervalle après la guerre, les affaires autrichiennes étaient gérées par le consul russe, Peşacov réclame son aide, appuyé sans doute par son parent, le général comte Georges Emmanuel Arsenievič.

Les années 1829—1833 ont été très difficiles pour notre poète. « Afin de ne pas mourir de faim... je me suis vu dans l'obligation de devenir soit précepteur des enfants, soit traducteur de documents, soit poète et adulateur des vertus héroïques, soit horloger, soit savetier ou docteur de montres et guérisseur d'hommes malades sans espoir auprès des médecins, ce pourquoi les médecins m'appellent charlatan, étant sans diplôme, et ceux qui guérissent Hypocrate ». Il rédigeait des lettres et des suppliques pour tous ceux qui en avaient besoin, ou, comme il le dit lui-même, il était le « secrétaire général de tous ceux qui avaient besoin, soit pour le roumain, soit pour le grec, soit pour le serbe et soit pour le bulgare »¹. En fin de compte il se fixe de nouveau dans sa maison de Tîrgu Jiu, menant une activité de professeur privé en 1832 et devenant par la suite (en 1833) professeur à l'école normale². Par ailleurs, il s'occupait aussi de son procès dans la mesure où il pouvait s'acquitter des frais. Il était l'avocat de ses causes «... seulement par la plume, n'étant pas en mesure de faire face aux dépenses des voyages... »³. En même temps il remplissait également l'office de secrétaire auprès du prévôt des citoyens autrichiens du département de Gorj — Frédéric Drexler, avec l'aide duquel il avait commencé le procès⁴. Comme Şişmanoglu était également citoyen autrichien, ils se rendirent tous les deux à Craiova — Peşacov sur les frais de son beau-frère. La cause a été jugée par l'hérédokrisis et la sentence

¹ Cf. la lettre à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 71.

² M. Fănescu, *op. cit.*, p. 290.

³ Cf. la lettre à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 71.

⁴ Dans une lettre de Drexler adressée à Timoni, le consul autrichien de Bucarest et écrite le 7 novembre 1832, celui-ci écrivait, intervenant en faveur de Peşacov : « ce malheureux qui est employé chez le K. K. de la prévôté d'ici, nommé comme secrétaire, sans nulle rétribution » (Mss. 1277, f. 12^v). En effet, Drexler étant très occupé, exerçant aussi la médecine et dirigeant une fabrique d'assiettes (Vl. Diculescu, *O manufactură de ceramică la Tîrgu Jiu, 1832—1863*, Bucarest, 1961 ; cf. également au Mss. 1277, ff. 6—8) avait besoin d'un secrétaire et il l'engage à tenir sa correspondance. Dans les cahiers de Peşacov, il y a bon nombre de rapports et interventions signés par Drexler auprès des autorités roumaines en faveur des citoyens autrichiens, écrits de la main du poète.

recommandait la restitution de la vigne à son propriétaire initial. Mais, à l'instigation de Zachariano, Șismanoglu quitte la place en secret, rentrant à Vidin et laissant son ami comme représentant de ses droits. Ce ne fut que le 9 septembre 1830 que Peșacov reçut son dû des mains de Vanco Liubić, neveu de Șismanoglu, avec l'obligation (au cas où une erreur se serait glissée dans les comptes) de recevoir le double de la somme dont il aurait été frustré. Enfin, armée d'une lettre de la part de Zachariano, Peșacov se rend à Drăgășani chez le vigneron Nicolae Ioan qui lui remet son ancienne propriété. Faisant ses comptes, Peșacov constate qu'il a été frustré d'une somme importante. Il la réclame à Zachariano qui le renvoie à Liubić. Aussi, se voit-il dans l'obligation d'en appeler de nouveau à la Justice¹. Mais les deux intimés, avec l'appui tacite de la lieutenance princière de Craiova, loin de se soumettre, profitent de ce que Peșacov se trouvait retenu à Țirgu Jiu pour obtenir par «un décret singulier du IV^e Département» l'annulation de l'hérédokrisis. Et Peșacov, qui, grâce aux recommandations de ses amis Căpățineanu et Pleșoianu, venait d'être nommé comme professeur², est de nouveau obligé de chercher son droit «dans la voie du jugement politique». S'adressant à son consulat et en même temps aux autorités roumaines, ces dernières décident que l'affaire est du ressort du consulat, puisque les plaidants étaient des citoyens autrichiens. Le consulat autrichien de Bucarest jugeant la cause se prononce en faveur de Peșacov et communique cette sentence à Drexler, l'invitant à passer à son exécution (le 5 novembre 1832)³. La perte de Peșacov s'élevait à l'importante somme de 200.000 lei que Drexler était chargé de récupérer sur le compte des coupables⁴.

A la fin du printemps de 1834, Peșacov quitte Țirgu Jiu, appelé par Catinca Bibescu, la mère de ses anciens disciples Barbu Știrbei et Iorgu Bibescu, qui tout en l'assurant que ses fils allaient lui trouver un emploi, l'engage à traduire les documents slaves concernant les terres de la famille,

¹ Cf. l'intervention de Drexler auprès du consul autrichien de Bucarest, in Mss. 1277, f. 27^v—28.

² V. A. Urechia, *Istoria Școalelor*, I, Bucarest, 1892, p. 143—144; M. Fănescu, *op. cit.*, p. 290; Archives d'Etat, Buc. Administrative noi, doss. 2231/1831, f. 7; Emil Vîrtosu, *op. cit.*, p. 4.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, ff. 27—28.

⁴ Les tentatives de Drexler de faire venir Zachariano de Vidin ont été vaines. Même la lettre du consulat autrichien au commandant de Vidin, envoyée par courrier spécial resta sans résultat. Comme Zachariano se trouvait au service des «Finances valaques dans les ports de Vidin et Calafat», Drexler intervient auprès du consulat russe de Bucarest le priant de faire des démarches pour mettre sous séquestre sa maison de Craiova (*Ibidem*, ainsi que les ff. 16—18). En même temps, armé des lettres de Drexler, Peșacov s'en va prendre possession de sa vigne et faire l'inventaire de ses biens mobiles. A l'instigation de Zachariano, le vigneron ferme la maison à clef et s'enfuit. Peșacov s'évertue en vain d'obtenir des comptes de la part du vigneron. Il décide alors d'apposer les scellés de concert avec le représentant du consulat. Lui une fois parti, le vigneron, toujours sur l'ordre de Zachariano, brise les scellés et vend le vin subrepticement. Peșacov réclame en vain auprès des autorités de Rîmnîc Vilcea: d'une part celles-ci ne veulent point intervenir dans les litiges des citoyens étrangers et d'autre part de faux documents leur font croire que la vigne avait appartenu, du moins en partie, à Nicolas Peșacov aussi et que celui-ci l'avait donnée en dot à sa fille Marie (*Ibidem*, f. 25—26^v 31).

avec une rétribution de dix ducats par mois¹, ce qui n'était pas brillant. Mais quatre mois plus tard, c'est à dire en automne 1834, Pešacov est invité à se rendre à Bucarest pour occuper une situation d'avocat auprès du Haut Divan Criminel, payé avec 500 lei par mois². La malchance veut qu'avant qu'il n'arrive à Bucarest, cette situation soit occupée par un autre, un certain Zotović. C'est alors que Știrbei lui promet de le faire nommer « traducteur de documents avec un salaire de l'État ». « Me rejoissant de cela — écrit-il — je suis resté en arrière d'une part avec mes dépenses à l'auberge et avec le va-et-vient de chaque jour, battant le pavé des rues, par la pluie et la boue, par l'orage et la poussière, par les tourments de neige et les grands froids »³.

A Bucarest, dans l'attente de sa nomination, Pešacov ne cesse pas de se plaindre au consulat autrichien, montrant que la seule manière de clôre à jamais son procès était de faire venir devant l'instance judiciaire l'intimé Zachariano⁴.

Ce sera seulement en 1834 que Pešacov rentrera dans la possession de sa vigne et le procès avec Zachariano pour le paiement des sommes que celui-ci lui devait aller durer encore. Habitant maintenant à Bucarest, le poète n'est plus à même de s'occuper de son bien et il en confie la gérance à son frère Tacul, qui vivait à Craiova⁵, et à Iacov Liubić et Costaki Petrović. Mais ses hommes de confiance ne s'acquittaient pas consciencieusement de leur tâche, ils ne répondaient pas à ses lettres et n'arrivaient pas à vendre ses vins. Mis au courant par Kipilovski, Beron répond à celui-ci qu'il est singulier de voir les vins restés invendus cette année où ils ont été en tel honneur. Et il ajoute qu'il est encore temps de les placer, pourvu que quelqu'un se donne « vraiment » la peine d'entreprendre les démarches nécessaires auprès des marchands de vins et des aubergistes. Malgré tous ces ennuis, Pešacov recevait cependant quelques redevances de sa vigne; c'est ce qui justifie

¹ Il y était au début de juillet 1834. Les copies des documents traduits se trouvent à la Bibliothèque de l'Académie (doc. LXXVI/27 sq.)

² Cf. sa lettre à Barbu Știrbei, du 30 novembre 1837, Mss. 1276, ff. 66—69^v.

³ La lettre susmentionnée, adressée à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 72 sq. En décembre 1835 il était hébergé « dans les maisons de Teohari Dimitriu, dans la rue Covaci, près de Curtea Veche » (Bibliothèque de l'Académie, Doc. LXXVI/41).

⁴ Celui-ci, ayant quitté Vidin, était venu à Bucarest, à « l'auberge de Constantin Vodă », où il attendait sa nomination comme trésorier au débarcadère de Giurgiu (Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 44^v). Il semble que cette fois-ci Pešacov arrive à le faire appeler, vers la fin de novembre, devant le consul. Zachariano s'engage devant témoins de liquider les comptes et de payer enfin tout son dû à Pešacov. Mais dans une nouvelle plainte qu'il adresse à Timoni le 15 décembre 1834, le poète écrivait : « Hier encore, rencontrant Zachariano dans la rue Mogoșoaia et lui reprochant son manque de parole », celui-ci lui a répondu avec raillerie qu'il avait oublié d'écrire à Craiova, mais qu'il partira en personne dans quelques jours pour se faire rendre les comptes de la vigne. « Je fus stupéfait — dit Pešacov — de le voir me persifler une fois de plus sous les murs mêmes de l'honorable agence K.K., dans leur ombre ! ». En vain se plaignit-il encore à Timoni, qui l'avait assuré que l'Aga ne permettra pas à Zachariano de quitter Bucarest avant de liquider ses comptes avec lui, Pešacov. Zachariano se vanta ouvertement qu'il n'y aura pas de réconciliation entre eux, qu'il prolongera le procès jusqu'à 20 ans, même s'il lui faudra dépenser 1000 ou 2000 lei par an (*Ibidem*, f. 45).

⁵ Cf. la lettre de Pešacov à son « patron » Știrbei, Mss. 1276, f. 66—69^v.

par exemple, la demande, adressée le 18 septembre 1836 à son frère de lui envoyer 100 ducats¹.

Peu après le départ de Pešacov pour l'Olténie, Persida et ses enfants quittent à leur tour Virșeț pour Negotin, en Serbie. Grâce aux recommandations des frères de sa femme (qui détenaient de hauts emplois en Autriche) et de leur oncle de Russie, Pešacov est invité par le prince Miloch, d'occuper en Serbie un poste de « secrétaire pour le grec et le roumain ». Mais « désireux de finir ma vie plutôt dans ma patrie (c'est-à-dire en Olténie) où gissent les restes de ma mère, de mes frères et de mes enfants, et où j'ai encore d'autres parents qui respirent l'air de la vie », le poète refuse cette proposition d'autant plus qu'il comptait sur l'appui de Știrbei². Il devait regretter cette décision plus tard, en voyant tarder sa nomination à Bucarest. Cette fois ce fut lui qui tenta de se rapprocher de Miloch, par l'entremise de Persida d'un côté, et par les bons offices des agents diplomatiques de Miloch à Bucarest, les Bulgares Michel Gherman et les frères Dimitrie et Hristaki Mustakov.

Dans l'intervalle, Pešacov entretient une correspondance soutenue avec sa femme ; ses lettres parvenaient à Negotin portées par les courriers serbes de Miloch ou par les voyageurs occasionnels.

A Bucarest, fort probablement grâce aux frères Mustakov, le poète entre en contact avec d'autres membres importants de l'émigration bulgare, comme Anastase Kipilovski, avec lequel il va collaborer parfois à la traduction de certains documents grecs³. C'est l'époque qui suit à la visite de Venelin à Bucarest et la parution de ses travaux sur l'histoire et la littérature bulgares. C'est le moment où les Bulgares émigrés en Valachie sont en pleine offensive culturelle. Et Pešacov ne tardera pas à se joindre à eux. Il montre à Kipilovski les vers qu'il a déjà écrit ; celui-ci l'encourage, lui conseillant de continuer et de noter en même temps chaque production folklorique qu'il pourra recueillir, pour l'envoyer aussitôt à Venelin. Les souvenirs de Vidin remontent en surface et Pešacov fait résonner maintenant une corde encore ignorée en lui. Il écrit quelques poésies en bulgare et les envoie le 31 décembre 1836 à Venelin, accompagnées de quelques productions folkloriques bulgares. C'est le début de sa correspondance avec Venelin⁴. Le lendemain, 1^{er} janvier 1837, il lui dédie une ode⁵.

Les productions de Pešacov en langue bulgare sont datées de cette période (1836—1839). Il dédie une autre ode, composée le 1^{er} mars 1837, au docteur P. Beron⁶. Ces œuvres font de lui un auteur bulgare également. Pešacov ne se borne donc pas à écrire en roumain : il compose en bulgare aussi et d'autre part il rédige des poésies bilingues, tout en s'occupant également de

¹ V. la lettre de cette date dans le Mss. 1276, f. 37^v.

² Cf. la lettre à Constantin Bălăceanu, *l. cit.*, f. 72. Nous ne savons rien de précis en ce qui concerne cette offre de Miloch et si elle a été vraiment faite en réalité. Il se peut que ce soit seulement une vantardise de Pešacov, sans aucun fondement, imaginée dans le but de faciliter sa nomination à Bucarest.

³ Bibliothèque de l'Académie, Doc. LXXVI/47^a.

⁴ Ilia Konev, *op. cit.*, p. 4.

⁵ B. St. Angelov, *op. cit.*, p. 233.

⁶ B. Iotzov, *op. cit.*, p. 10—11.

traductions grecques et serbes en roumain. Cependant, sa production en langue roumaine reste pour lui l'une de ses préoccupations permanentes, même durant l'époque où son inspiration se traduisait par des vers bulgares. Il mentionne lui-même des poésies écrites en roumain en 1834—1837 : ce sont les vers qu'il dédie à Barbu Știrbei à l'occasion de son avènement au poste élevé de grand logothète de la Justice, ou les élégies que lui inspire sa cruelle destinée qui le tient éloigné des siens. Tout en les envoyant à Barbu Știrbei, il le prie de les donner « à la rédaction de la gazette afin qu'ils voient ceux-là au moins, d'à présent, la lumière... et que je puisse, du moins, voir moi aussi pendant ma vie de mes ouvrages poétiques (car les autres de toutes sortes, moraux et politiques, gissent dans l'obscurité des mes coffres, n'ayant point les moyens de les en sortir à la lumière) »¹.

En dehors de ses ouvrages roumains et des poésies en langue bulgare, Pešacov a écrit — seulement de manière occasionnelle, il est vrai — dans d'autres langues aussi. Pendant la guerre russo-turque de 1828—1829, lorsqu'il habitait Virșeț, « disposant du temps nécessaire aux voltes de la fantaisie politique », il composa pour le tzar Nicolas « un respectueux souvenir de la part de notre pays la Vlaho-Moldavie en versification roumaine », de la part de la Serbie en vers serbes, de la part de la Grèce en vers grecs et de la part de la Bulgarie « un souvenir implorant pour son insertion à elle aussi entre les trois autres, en versification bulgare ». Vers la fin de l'année 1828, il envoie ces vers par l'oncle de sa femme, le général comte Georges Arsenievič d'Emmanuel, gouverneur de Sébastopol. La suite de cette aventure fut que vers la moitié de l'année suivante le tzar lui accorda « une pension de 100 roubles pour toute l'année, de laquelle ma famille vit à présent », ainsi qu'une médaille d'argent et une recommandation envers le général Jeltuhin — dont Pešacov ne fit jamais cas².

En automne 1835, il compose un poème en vers intitulé « Chant sur le knèze serbe Miloch Obrénovič, sur la bienheureuse Serbie et le peuple serbe ». D'après une autre lettre, le titre de ce poème semble avoir été « Rejoins-toi, Serbie ». Pešacov pensait vendre quelques biens pour ce procurer l'argent nécessaire à un voyage en Serbie afin d'offrir personnellement ce poème à Miloch, mais celui-ci était parti pour Constantinople. Il écrit alors à Persida d'aller à la rencontre du prince à Vidin³, pour l'implorer de faire quelque chose pour eux. Il paraît que leur biens de Negotin (des terres, un moulin, etc.) étaient également grevés d'hypothèques. Ce poème, dédié à Miloch, Pešacov l'envoie aussi « comme signe de son amour fraternel » à Șišmanoglu ; la pièce n'était pas longue et son auteur l'avait rédigé non seulement en langue serbe, mais en grec et en roumain aussi, pour le rendre intelligible à tous. « Vous le lirez — écrit-il à Șišmanoglu — dans toutes ces trois langues et vous verrez s'il est juste de m'empêcher d'employer le talent avec lequel la nature m'a doué et ma plume en faveur de notre aimé peuple slavo-bulgare. Remarquez donc sans passion qu'en me haissant vous vous

¹ V. la lettre de Pešacov à Barbu Știrbei, Mss. 1276, f. 68.

² Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 76.

³ Cf. les lettres de Pešacov à Persida, du 16 septembre et du 8 octobre 1835, Mss. 1276, ff. 17—19.

haïssez vous-même. Car vous haïssez de la sorte le peuple bulgare tout entier, puisque vous m'empêchez d'avoir le temps et les moyens de travailler avec ma plume selon mes talents au profit général et dans le but d'éclairer le bien-aimé peuple bulgare. C'est pourquoi je vous prie de vous soumettre à l'amour envers notre peuple bulgare tout entier »¹.

Pešacov, qui souhaitait maintenant un emploi auprès de Miloch, menait en ce sens une correspondance très suivie avec l'intime du prince, Avram Petroniević. Il s'adressa ensuite à Michel Gherman, l'agent du prince à Bucarest, auquel il confia une supplique en même temps que le poème, dont il envoie un exemplaire à Poiana, où Miloch possédait des terres. Nous ne connaissons ni la teneur du poème, ni celle de la supplique. Ce qui est clair c'est que Pešacov offrait ses services à Miloch, affirmant son désir d'habiter la Serbie et mentionnant en même temps qu'il était retenu en Valachie par son procès avec Zachariano. Recevant la supplique, Miloch ne se fie pas au motif invoqué par Pešacov pour expliquer ce qui le retenait en Valachie, c'est pourquoi il ordonne certaines recherches à Negotin, au grand effroi de Persida, qui pense être sur le point de perdre ses terres. Quant au poème, Michel Gherman l'ayant lu ne pense pas devoir le remettre au prince car celui-ci n'aurait su « lire le bulgare », ce qui implique que le poème était rédigé dans un mélange bulgare-serbe. Nature sensible, Pešacov souffre moins du manque de confiance de Miloch que du geste vexateur de Gherman. « Ce fut un coup terrible... — écrit-il à Persida le 6 octobre 1837 — je m'en suis presque évanoui. C'est à peine si j'ai pu rentrer à la maison. Je suis tombé sur le lit et j'y suis demeuré, comme blessé à mort »².

C'est que Pešacov avait mis beaucoup d'espairs dans sa supplique à Miloch et — se rappelant le geste du tzar Nicolas — il espérait que le poème pourrait être décisif. Sa désillusion était d'autant plus grande qu'en 1835 il avait décidé de partir pour la Serbie, obtenant un passeport et une lettre impériale pour le pacha, afin de pouvoir venir à Vidin et se reconcilier « devant l'autel, sous serment » avec Manolaki Šišmanoglu. Il demande donc à sa femme de prier Catherine, sa soeur à lui, épouse de Šišmanoglu, de préparer la maison, afin d'avoir où habiter durant son séjour à Vidin, s'engageant de payer toute dépense « fraternellement et honnêtement »³. Nous ne savons pas quelles sont les raisons qui empêchèrent ce voyage.

Il tente ensuite toutes sortes de combinaisons pour se procurer de l'argent. Par l'entremise de Petroniević, il essaie de vendre sa vigne au prince Miloch, qui possédait d'autres terres en Valachie⁴. Par Michel Gherman, il essaie d'obtenir un passeport de Miloch pour sa femme⁵; une fois de plus ses essais sont voués à l'échec. Une nouvelle tentative de partir pour Vidin, faite en octobre 1836, reste elle aussi sans résultats, car il venait justement

¹ La lettre de Pešacov à Manolaki Šišmanoglu, du 9 mars 1836, Mss. 1277, f. 30.

² Lettre de Pešacov à Persida, mss. 1277, f. 98—98^v.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 24.

⁴ Ionel Dîrdală, *Moșiile dinastiilor sîrbești în România*, dans «Revista istorică română», XVI, București, 1946.

⁵ Cf. les lettres de Pešacov à Persida du 13 et 18 janvier 1836, Mss. 1276, ff. 25^v—26

d'être nommer traducteur auprès ministère de la Justice et il renonce au voyage bien qu'il eût déjà écrit à Persida de l'attendre ¹. A cette même époque, il envoie à sa femme des fragments traduits par lui de l'oeuvre de Young (sur la vieillesse et sur la charité), afin d'en faire la lecture à quelques personnes de Negotin et de Vidin ². Le 21 février 1837, il écrit à son épouse qu'il a été si malade qu'il a rédigé un testament en vers, en langue bulgare — poésie qu'il envoie ensuite par l'entremise de Mustakov à Venelin. Il échappe à cette maladie uniquement grâce à Barbu Știrbei, auquel il écrit pour le prier de lui envoyer un médecin et qui le fait soigner par le docteur Carazisi. Rétabli en décembre 1837, Peșacov habite maintenant le quartier Vlădica, arrondissement bleu, dans les maisons de Tarsița Veličoaia, au no. 232 B, dans la rue qui plus tard devait s'appeler «11 Juin», près de l'endroit dit «Podul Calicilor» ³.

Il mettait toujours son espoir dans une aide venant de la part de Miloš, auquel s'était adressé à cette fin le parent de sa femme, qui vivait en Russie. Peșacov adresse son «Testament» à Zachariano et à Vancu Liubić ⁴ aussi, pour les attendre. Mais toutes ces démarches, auxquelles il convient d'ajouter une lettre à Kisselef dont le contenu est resté ignoré, n'eurent aucun écho ⁵. Partout, il joue de malheur : D. Mustakov, l'agent de Miloš qui lui avait promis de l'argent pour l'aider à gagner la Serbie, avec unique clause de s'acquitter de cette dette une fois arrivé là, ne lui donne que «comme à un mendiant, seulement 140 groschen» ; offrir cette somme dérisoire à lui, Peșacov, habitué de faire, lui, la charité à d'autres et non pas de la recevoir. Il s'adresse ensuite à Stoian Simić, riche marchand qui devait avoir plus tard un certain rôle politique. Ce qu'il espérait tirer de celui-ci était une invitation en Serbie «ainsi que procèdent les Russes... parce que c'est seulement appelant chez eux des gens de valeur qu'ils pouvaient participer eux aussi à la gloire des pays d'Europe et du monde entier» ⁶. Mais Simić ne lui envoie que 10 ducats, ayant «l'impudence» de lui dire qu'il est assez pauvre lui aussi et que chacun connaît ses propres ennuis ⁷.

Un dernier espoir de Peșacov était le colonel Ștefan Stoianović, commandant militaire et gouverneur de la province Craina, résidant à Negotin. Celui-ci s'était comporté élégamment envers Persida, lui donnant l'assurance que son mari pourrait se créer une situation en Serbie — c'est pourquoi elle invite son époux d'écrire sur le champ à son protecteur. Nous ne connaissons que sa deuxième lettre à Stoianović — longue missive rédigée le 15 juillet 1838. Tout en le remerciant des bonnes paroles dites à Persida, Peșacov raconte à Stoianović les phases principales de son procès avec Zachariano, ainsi que l'appel qu'il avait lancé à Stoian Simić, les promesses de D. Mustakov et la

¹ V. la lettre dans le même mss. f. 40. Il occupait cet emploi le 16 octobre 1836. Bibliothèque de l'Académie, Doc. LXXVI/46.

² Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, f. 40.

³ *Ibidem*, f. 74^v.

⁴ *Ibidem*, f. 45.

⁵ Ecrite avant le 2 décembre 1837.

⁶ Mentionnée dans le Mss. 1277, f. 97^v.

⁷ *Ibidem*.

conduite véxatoire de celui-ci, à l'instar de celle de Michel Gherman, la méfiance de Miloch et les difficultés financières qui le tenaillaient à cette heure. Enfin, un tableau assez sombre et plutôt exagéré. Dans le but d'éviter la famine, Pešacov dit qu'il s'est occupait de faire métier d'horloger, faisant aussi des traductions de documents du vieux slave en roumain, traduisant également des livres grecs, écrivant des oeuvres poétiques, rédigeant des suppliques, etc. Sa vigne ne lui était plus d'aucune utilité. Il laissait croire à son correspondant que Miloch aurait dû lui donner au moins 50 ducats, pour acquitter ses dettes ici et se rendre en Serbie, où il aurait pu prouver au prince avec des actes qu'il était un honnête homme. Il prie Stoianović de lui envoyer 50 ducats avec sa réponse — de sa part ou de la part du prince — pour qu'il puisse quitter tout le plus tôt possible et se rendre dans sa « chère Serbie ». Si au lieu de 50 ducats, son protecteur pouvait lui en envoyer 100, ce serait d'autant mieux : il serait à même, ainsi, d'engager un avocat pour qu'il s'occupe de son procès et le mener à bonne fin, car « avec les mains vides l'homme est comme mort ». Sous la même enveloppe, il envoie une lettre à Persida, demandant à Simić de la lui faire parvenir à Virșeț, au cas où elle rendrait visite à ses frères. Il implore Stoianović de l'aider lui, Pešacov, pour qu'il vienne en Serbie et y fonder sa maison. À cette fin, il le prie d'écrire sur le champ à Gherman et Mustakov de préparer son passeport et tout le nécessaire au voyage, pour qu'il puisse transférer tous ses biens en Serbie. Alors Persida rentrera à Negotin et ils vivront tous les deux sous son aile protectrice¹.

Que Pešacov exagérait ses déboires, il est hors de doute, puisqu'à cette même date il écrivait à Persida que, s'il ne lui enverra pas de l'argent pour qu'elle vienne le voir, alors qu'elle l'attende chez elle, parce qu'il espère recevoir un peu d'argent de sa vigne — avec de quoi entreprendre le voyage².

Deux mois plus tard, il déplore dans une lettre à sa femme que le colonel ne lui a pas encore répondu. Aussi, il s'adresse à Mustakov avec la prière d'écrire de son côté au colonel, afin de le persuader de répondre à l'appel qu'il lui avait envoyé avant que l'hiver n'arrive pour mettre une fin « à ma triste vie ». Il implore en tout cas une réponse pour qu'il sache ce qui reste à faire. S'adressant à sa femme, il reprend ce sujet en écrivant : « Que je m'attache à un métier pour y vivre, soit être instituteur dans une école, pour y enseigner, soit me faire recevoir comme précepteur dans la maison de quelque grand, comme j'en ai déjà reçu plusieurs offres, mais moi à cause de toi je n'ai pas pu accepter. Car il est vrai que moi aussi j'aurais aimé que le Bon Dieu nous donnât un moyen de vivre dans la chère Serbie et de laisser là nos cendres. C'est pourquoi j'ai attendu toujours, déclinant jusqu'à présent, et c'est pourquoi j'attends encore. Mais si, en fin de compte, je verrai que ni maintenant, par M. le colonel, rien n'en sortira, alors, talonné par le besoin, il faudra que je m'incline devant le destin et si tu voudras venir près de moi ce sera bien, sinon, je n'y peux rien. Je n'ai pas d'autres moyens de vivre et quant à la vigne, les espoirs en sont minces ».

¹ *Ibidem*, ff. 97—102.

² *Ibidem*.

En réalité, Persida de son côté ne savait que décider. C'est seulement en hiver 1837 qu'elle pense rejoindre son mari, à l'occasion de la rentrée de Negotin de Kostaki Mustakov, mais le colonel Stoianović l'empêche de partir vu l'insécurité des routes en hiver. Dans la même lettre, Peşacov s'occupe ensuite de son fils Démètre. Le père se montre heureux de voir son fils appliqué à l'étude, ayant ainsi un héritier digne de lui, qui « va garder mes livres, mes instruments de musique et mes instruments d'art et ne laissera entre des mains étrangères ni mes ouvrages de toutes sortes, fussent-ils en langue grecque, fussent-ils en langue roumaine, en langue slavo-serbe et en langue slavo-bulgare — ouvrages utiles à l'humanité toute entière, dont il prendra soin. Et si je ne vivrai pas afin de les sortir à la lumière, comme je le désire, qu'il prenne lui le soin de les publier, à ma place, comme si c'était moi... un Peşacov renouvelé ». Cette lettre a été envoyée par Démètre Mustakov¹.

En février 1838, Peşacov pense demander à la mère de Barbu Ştirbei, vorniceasa Bibescu, de lui prêter une somme plus importante et s'il n'obtient pas cet emprunt de lui acheter sa vigne². En avril, il essaie d'obtenir 10 ducats du panetier Roşianu, afin de liquider tout et partir pour la Serbie ; ce projet échoue également. Pour des raisons d'économie, il déménage dans une habitation commune avec Matache Cruţescu, enregistreur auprès du Divan Criminel, dans les maisons du pape Constantin, près de l'église St. Catherine.

Son dernier espoir de se fixer en Serbie croule avec l'abdication de Miloch, en juillet 1839. Peşacov lui rend visite dans ses terres de Hereşti et le prince lui conseille de ne pas s'en aller là-bas. Lesté d'une modeste subvention, le poète retourne à Tirgu Jiu³, car il avait reçu la nouvelle que sa maison a été pillée par les voleurs. D'autre part, à Bucarest non plus il n'avait pas réussi à se créer une situation pendant les presque cinq années qu'il avait passé là. Son principal protecteur, Ştirbei, était parti pour Paris. Il est vrai qu'il avait donné auparavant une recommandation envers le grand vornic Alexandru Filipescu, qui le nomma en 1836 dans un poste de traducteur de documents au ministère de la Justice. Mais, deux ou trois mois plus tard, le prince décide que la traduction des documents ne sera plus à la charge de l'État et qu'elle sera confiée à des personnes privées. Une autre raison de la perte de son emploi a été, à ce qu'il semble, le fait de n'avoir aucune attestation officielle de sa qualité de traducteur. C'est pourquoi le ministère de la Justice l'envoie en décembre 1836 passer un examen de traducteur. L'épreuve a lieu au collège de St. Sava, les 22 et 29 décembre et le 5 janvier 1837 Peşacov obtient le diplôme de traducteur⁴. Néanmoins, il ne réussit pas à reprendre son poste.

Resté chômeur une fois de plus, il n'a même pas la ressource d'en appeler à Ştirbei, qui à peine rentré de Paris était parti pour Odessa. On lui promet, il est vrai, un modeste emploi à la chancellerie du ministère de la Justice,

¹ Cf. la lettre du 25 août 1838, Mss. 1277, ff. 106—107.

² Cf. la lettre de Peşacov au panetier C. Roşianu, Mss. 1276, f. 78.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1276, ff. 92—93.

⁴ Cf. la lettre de Peşacov à C. Bălăceanu, Mss. 1277, ff. 71—72.

⁵ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 65. V. aussi la copie du journal no. 1864, dans le même manuscrit, f. 80.

mais c'est une promesse sans conséquences. Une plainte qu'il adresse en 1839 au prince lui procure un emploi de traducteur au département des Cultes, avec un salaire modique. Aussi, ne devait-il point garder longtemps cet emploi non plus.

Une fois à Tîrgu Jiu, il envoie d'autres suppliques, ayant appris qu'une « Commission des couvents » a été créée et qu'elle avait besoin d'un traducteur pour les documents slaves. Ces suppliques étaient adressées au prince et au métropolite et il aurait sans doute fallu qu'il allât de nouveau à Bucarest, mais comme il était dans l'impossibilité de le faire, la place fut occupée par quelqu'un d'autre, sur la recommandation du consulat russe. Ce fut en vain que Peşacov réclama un concours ouvert avec ce favori, ce fut en vain qu'il en appela à sa haute qualification officiellement reconnue¹. Sans se décourager, il envoie supplique sur supplique. Il semble que pendant qu'il attendait une réponse, une offre lui fut faite de partir pour la Serbie et y occuper un poste de professeur de langue grecque, car le poste pour lequel il s'était tellement démené se dessinait enfin maintenant. Et pourtant Peşacov refuse de partir. Dans sa lettre à Constantin Bălăceanu, Peşacov motivait ainsi sa décision : « désirant — comme je le disais — de laisser mes os dans ma terre natale et ayant aussi un procès en train devant le Grand Divan, j'y suis resté jusqu'aujourd'hui d'obtenir ici également un moyen de me caser par l'unique emploi pour lequel m'aura taillé notre très sainte mère Nature et la sainte providence et que j'estime comme tellement utile pour ma patrie aimée et pour ses fils bien aimés ».

En effet, le procès approchait de son terme. La cause avait été jugée le 23 novembre 1837 par le Divan de Craiova, mais Peşacov non content de la décision obtenue réclame un nouveau jugement devant le Grand Divan. Bien plus tard, en 1844, quand cette haute instance envoie ses citations, les parties devaient répondre qu'elles s'étaient réconciliées².

Il finit par partir à Bucarest sans payer, avec la voiture de la poste. N'étant pas en règle avec ses actes, il est arrêté aux portes de la ville et libéré ensuite, sur caution. Peşacov adresse encore une supplique au métropolite Néophyte le 24 juin 1842³ ; le 7 juillet, le département des affaires ecclésiastiques demandait au prince la nomination de Peşacov, pour satisfaire à la requête de la « Commission fondée pour l'enregistrement dans les registres des documents des monastères », requête datée du 16 juin 1842. Le journal no. 1864 du 6 juillet 1842 publie enfin sa nomination dans le poste de traducteur, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à la fin de sa vie.

Maintenant commencent les années calmes de la vieillesse. Aussitôt après sa nomination il demande un délai d'un mois, le 4 août 1842, pour avoir le temps de démanager de Tîrgu Jiu et de se rendre dans un port du Danube⁴ pour rencontrer sa femme et s'entendre au sujet du transfert de

¹ *Ibidem*, f. 67.

² Les Archives d'État de Bucarest, *Înaltul Divan*, Bucarest, 1958, p. 445, no. 1868.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, ff. 77—80.

⁴ La requête chez M. Fănescu, *op. cit.*, pp. 298—300.

toute la famille à Bucarest. Justement sa femme avait perdu tout espoir en ce sens et lui avait demandé de la rejoindre en Serbie. De son côté, Peşacov lui reprochait le 30 juin 1842 de ne lui avoir pas répondu à ses lettres depuis toute une année, en même temps il l'invitait de se rendre au port avec les enfants afin de se réunir tous en vue d'une décision définitive. Mais le poète ne devait quitter Bucarest qu'à la fin de septembre. Le 10 octobre, il se trouvait à Craiova et il écrivait à sa femme qu'il n'a pu aller à sa rencontre à cause des troubles (il s'agit des conséquences du soulèvement de Niš, de 1841) et du mauvais temps¹.

En fin de compte Persida se rend à Bucarest pour y vivre avec son mari. Bien que la vigne gérée par son frère Tacul n'apportait plus aucun revenu, parce que celui-ci étant banqueroutier tous ses biens se trouvaient sous la scellé², la famille commence à prospérer. Reconcilié avec Manolaki et Zachariano, Peşacov vivait à présent de son salaire et des traductions qu'il faisait. En septembre 1844, Persida s'en va à Negotin avec quelques charretiers et une servante pour rapporter à Bucarest ses meubles et ramener leur fils Démètre³. Bientôt — en 1847 — Peşacov est à même de s'acheter une maison⁴ et sa situation est complètement rétablie. Presque toute son activité se concentre maintenant sur son nouveau emploi, celui de traducteur, auquel il se dédie avec passion jusqu'à sa mort, intervenue le 1^{er} novembre 1854. Depuis 1852, il avait reçu le rang de panetier⁵. Mais ce qui importe pour lui est de voir quelques unes de ses poésies roumaines publiées dans les périodiques de l'époque — par exemple, la revue *Universul*⁶ devait lui publier en 1847 un pastel et une ode.

Aroumain d'après son père et Roumain de par sa mère, Peşacov n'a pas la chance de pouvoir finir les études commencées à Braşov et Craiova et qu'il doit interrompre par suite des temps difficiles. Comme nous l'avons vu, il apprend le vieux slave avec des moines de Ryla et d'Athos. De par ses propres témoignages, maintes fois répétés — notamment en 1829 — ses sentiments sont roumains et il regrette de ne pas l'être par la naissance aussi. Lorsqu'il parle de sa patrie dans ses lettres de 1805—1807, il sous-entend la Valachie et ses compatriotes sont les Roumains. La littérature roumaine est celle qui l'a rendu «l'esclave des muses et de la poésie» et l'école poétique où il s'est formé est celle des poètes Văcărescu. Le modèle qu'il a toujours aspiré d'imiter est «le grand» poète Alecu Văcărescu.

Peşacov commence ses premiers essais littéraires en faisant quelques traductions du grec. Il s'agit de six «romans» grecs ; en réalité de petits contes en prose dont le texte comporte des vers également. Ces premières traductions roumaines ne se sont guère conservées. Leur sujet à tous traitait de l'amour

¹ Les lettres de Peşacov à Persida, Mss. 1278, ff. 64—68.

² *Ibidem*, f. 77.

³ Cf. la lettre à son fils Démètre, *Ibidem*, f. 103.

⁴ L'acte de vente des maisons de Catinca Tumoroveanu du quartier St. Nicolas qui s'appelait aussi «Vlădica» à Georgian Pişacov Pedestrescu et la confirmation de ce document le 20 août 1848, in Archiv. d'Etat de Bucarest, *Mitropolia Țării Românești*, Mss. 153, ff. 140^v—141.

⁵ M. Fănescu, *op. cit.*, p. 284.

⁶ *Universul*, 5 III, Bucureşti, 1847, pp. 80, 140.

chaste de deux jeunes gens couronné par le mariage. Il poursuit ses traductions en 1816 avec l'Histoire du Philosophe Sindipe.

Sur ces entrefaites, il entre en contact avec l'intellectualité roumaine de l'époque et ses oeuvres. Il lit les ouvrages de Dinicu Golescu, Barbu Paris Momuleanu, Eliade Rădulescu, Eufrosin Poteca avant de s'aventurer dans le domaine d'une création originale. Sous l'influence de ses maîtres, Alecu et Iancu Văcărescu, qui avaient écrit des vers greco-roumains et même turco-greco-roumains, il compose à son tour des vers greco-roumains. C'est un genre de poésie cultivé au Moyen Age en Europe occidentale, qui nous a laissé des vers franco-latins ou franco-italiens.

Il ne s'agit pas de chercher ici l'origine de cette poésie bilingue, inaugurée par les Văcărescu dans la littérature roumaine et qui dans une seule et même strophe fait alterner les vers roumains et les vers grecs. Il convient toutefois de reconnaître que c'est un exercice réclamant une certaine virtuosité et la profonde connaissance des deux langues. Sous la domination turco-phannariote, cette sorte de poésie pouvait certes convenir à une partie de la haute société valaque, qui parlait les deux langues. Mais dès la fin de cette époque le genre tombe dans l'oubli, et à l'époque du renouveau culturel il ne pouvait plus plaire à personne. Ce n'est donc pas sans raison que Momuleanu manque d'enthousiasme à la lecture des vers écrits par Peșacov de cette manière, au grand désespoir de leur auteur, qui continuera du reste longtemps à composer des vers bilingues¹. La grande admiration du poète à l'égard d'Alecu Văcărescu ne se traduit pas seulement en paroles (« je l'ai toujours pris et je le prends encore comme conseiller, tâchant de l'imiter en quelque sorte »)², mais aussi dans son essai de réunir dans un volume unique les poésies de son maître et celles sorties de sa propre plume.

Il importe de noter aussi une autre source d'inspiration : la poésie populaire. Se trouvant à Lugoj en 1828, Peșacov a un entretien avec Dimitrie Petrović, « le curé de Lugoj et professeur de théologie ». Le sujet de leur conversation était fourni par des vers slavo-serbes à la louange du soleil levant. Pour n'être pas en reste, Peșacov traduit ces vers en roumain, les mettant même en musique et les fredonnant avec plaisir. De plus, il compose à son tour un morceau en l'honneur du soleil couchant. C'est une poésie comportant six strophes de onze vers chacune, dont l'originalité réside dans la métrique employée — les quatre premiers vers de chaque strophe sont écrits selon la métrique de la poésie cultivée, alors que les sept autres suivent la métrique populaire. Malheureusement, la poésie n'a pas d'autres qualités : elle est dépourvue d'aisance, c'est une oeuvre manquée.

Totalement plats et démunis de toute valeur artistique sont également les vers du long poème que Peșacov consacre à la gloire de Tudor Vladimirescu. C'était alors un fait courant de consacrer des vers à de hautes personnalités — et cette mode devait persister longtemps. Mais ici, il s'agit de toute autre chose. Bien que Peșacov eût consacré lui aussi des vers à certaines per-

¹ V. chez Al. Ciorănescu, *op. cit.*, pp. 372, 377—380, celles comprises dans la lettre adressée à Zacharia Carcalechi.

² *Ibidem*, p. 373.

sonnalités littéraires ou politiques — par exemple les acrostiches dédiés à Eufrosin Poteca, Iancu Văcărescu, Dinicu Golescu, etc. —, ceux qu'il consacre à Tudor Vladimirescu sont d'une autre espèce. Le poème est rédigé pendant le soulèvement même et avec lui Peşacov aborde le genre de la poésie patriotique¹, et c'est là que réside son intérêt.

Un autre genre qu'il a cultivé est celui de la prose et de la poésie sociale philosophique. Dans le domaine de la pensée sociale politique, son idéal — maintes fois confessé — fut Dinicu Golescu². Insatisfait par le système social et la société au sein de laquelle il passait sa vie, Peşacov aspire à les réformer. C'est pourquoi il s'occupe de traduire un ouvrage parénétique où il est question d'un monde plus juste, d'un pays modèle, dirigé par un empereur plein de sagesse et de bonté, qui désire assurer une vie heureuse à tous ses sujets. Il intitule cet ouvrage « Impérial traité — avec le vrai moyen d'établir la véritable félicité humaine en général. La première partie comprend : réunion de conseil du bon empereur et de son sage ministre, sur le véritable moyen pour établir la vraie félicité de l'humanité en général dans ce monde passager... » Au terme de la conversation qu'il a avec son sage ministre, l'empereur abouti à la conclusion que des lois justes seront à même de modifier l'injustice de la société dans laquelle Peşacov lui-même vivait. C'est ce qui formera la seconde partie de l'ouvrage, intitulée : Sur les lois, les codes et les règlements des juges et autres échelons de dignitaires en général, selon la morale et la justice naturelle rédemptrice et fondatrice de la véritable félicité de l'humanité. Une troisième partie, comportant quelques uns des « codes de lois fondamentaux, etc. », à même d'assurer la félicité générale³, était prête en 1834, au moment où il désire l'offrir au prince régnant Alexandru D. Ghica⁴.

D'autre part, Peşacov cultivait aussi le lyrisme philosophique. Son oeuvre principal dans ce domaine est « La joie poétique », long poème commencé le 1^{er} mai 1828 et achevé le 31 octobre de la même année, qui comportait 260 strophes de quatre vers chacune. Le poème fut dédié au lieutenant Theodor D. Stanislav de Hatzeg, fort probablement Roumain lui aussi, pour qu'il le fasse connaître à d'autres « Slavo-Roumains » également au reconfort de leur âme et qu'ils puissent « juger et échapper au mirage vain de ce monde », et comprendre que « cette joie-là est la plus fondée et la plus reconfortante », la joie ressentie par l'homme travaillant au profit de la communauté. Peşacov explique de quelle source cette idée lui a été inspirée : « comme l'affirme

¹ La première partie du poème, portant la date de 5 février 1821, composée de 26 strophes de six vers chacune est intitulée « Tudor Vladimirescul ex-grand intendant des armées à présent sauveur plein de zèle de la patrie bien aimée des (mains des) Grecs phanariotes ». La seconde partie intitulée « Lamentations sur la mort intempestive du héros du roumanisme », datée du 15 août 1821, comporte 8 strophes; interrompue et reprise ensuite le 28 octobre 1821, l'auteur lui ajoute 32 autres strophes. Le poème a été publié *in extenso*, comme nous l'avons déjà indiqué, par Emil Virtosu.

² Emil Virtosu, *Un olean despre Dinicu Golescu*, dans « Arhivele Olteniei », XV, Craiova, 1937, no. 89—91, p. 180. Les vers qu'il a composé en l'honneur de Dinicu Golescu ont été publiés.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1279, ff. 1—77.

⁴ Selon ses propres dires dans une lettre du mois d'avril 1834, Mss. 1277, f. 42.

également le patriote et noble boïard digne de tout l'éloge de la Valachie, le très réellement vénéré seigneur D. Constantin Golescu », citant ensuite ce passage de Golescu « Car dans la félicité générale chacun y trouvera la sienne et nous évertuant seulement en partie nous avons suffisamment d'exemples que nous perdons la gloire, notre position et l'honneur devenant l'objet de l'opprobre du monde! » Et Pešacov ajoute : « Parole sainte qui comme un baume de vie serait digne d'être gravée en lettres d'or en surplomb au seuil de tous les portails et les portes des boïards et d'autant plus au chambranle de leurs miroirs afin qu'en se mirant en eux pour y admirer le prestige de leurs parures ils voient aussitôt leurs devoirs également, ceux qu'ils doivent remplir tout d'abord, alors que tous les autres nés de l'amour de soi-même sont vains, futiles et sources d'intrigues, de persécutions, de vie sans repos... d'autant plus et intempestivement interrompue! » En dehors de cette bonne pensée mise au service de la collectivité tout n'est que vanité, déclare Pešacov dans la conclusion de sa dédicace.

Nous avons vu dans quelles circonstances Pešacov connaît en 1834 le poète Kipilovski, qui l'encourage à écrire des vers en langue bulgare. Nous avons également vu que le poète avait déjà composé des vers en « slavo-serbe et slavo-bulgare », comme ceux dédiés au tzar Nicolas, qui par la paix qu'il imposa aux Turcs à Andrinople devait ouvrir la voie aux importantes transformations politiques et économiques intervenues en Valachie comme dans le reste de la péninsule balkanique. Cette fois, Pešacov compose sur le conseil d'A. Kipilovski. Il commence par l'ode à Venelin, l'élogiant pour ses mérites en ce qui concerne la cause bulgare. A la mort de ce même Venelin, en juin 1839, il écrit une élégie proclamant la désolation du peuple bulgare pour la perte de son grand protecteur. Ces poésies ont été publiées dans la revue d'Aprilov, *Dennitza*¹. En outre il envoie cinq poésies à Venelin, celles-là même qui ont été publiées plus tard dans le recueil de Bezsonov². Aux dires de Boïan Penev, les trois premières sont des poésies d'amour, des traductions à ce qu'il paraît ; dans les deux dernières Pešacov se lamente sur sa vie malheureuse. Ces deux poésies ont été écrites durant l'époque la plus difficile de sa vie, alors qu'il attendait vainement à Bucarest sa nomination dans un emploi, que les vers envoyés à Miloch n'eurent pas l'effet escompté et que lui-même était gravement malade. Le « Testament » écrit en 1837, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, en fait partie, mais comme nous l'avons déjà affirmé au début de cette étude nous n'allons pas nous en occuper³.

Tout en écrivant des poésies en langue roumaine, Pešacov s'est préoccupé en même temps des questions de langue et de grammaire. Il procéda de même à l'égard de la langue bulgare, pendant la période 1835—1839 et tout particulièrement en 1837, en signalant la nécessité de soumettre aux débats des savants les divers systèmes de l'orthographe et quelques problèmes de grammaire et ce faisant il pensait tout d'abord au docteur Beron. Mais

¹ Boïan Penev, *op. cit.*, pp 930—933.

² P. Bezsonov, *op. cit.*, p. 129 sq. (CXLIV—CXLVIII).

³ L'ode dédiée à Beron est analysée par Boris Iotzov, *op. cit.*, pp. 11—13. Pour les autres poésies, consulter Bielinski et Boïan Penev, (*op. cit.*, p. 928—933).

il admirait aussi tout particulièrement Néophyte de Ryla. Malgré tous ses efforts « d'éclairer le peuple bulgare », Peşacov n'eut point d'écho. Une sorte de froideur intervient en fin de compte entre lui et Kipilovski d'une part et lui et Aprilov de l'autre. Le poète était en général contre les riches, qu'il accusait de vouloir éclairer le peuple seulement dans la mesure où cela pouvait servir leur propre gloire, sans le conduire vraiment dans la bonne voie. Ce fut peut être cette raison qui amena après 1839—1840 son détachement graduel de l'émigration bulgare et de ses problèmes.

L'on peut affirmer que dans le grand intervalle que Peşacov consacra à l'écriture, c'est-à-dire une quarantaine d'années (1812—1854) et durant lequel il n'a jamais cessé d'écrire et de traduire en roumain, ces oeuvres littéraires en langue bulgare — pour ne point parler de celles en langue serbe, d'un caractère absolument fortuit — ne sauraient représenter qu'un élément épisodique. Il est vrai qu'il parle plusieurs fois de «notre peuple bulgare», en souvenir des années passées à Vidin, mais n'oublions pas que cela se passe toujours en 1835—1839. N'oublions pas non plus qu'avant cette date (1835), Peşacov fait toujours preuve de sentiments roumains et ce montre attaché à ce pays, même si parfois, torturé par la longue injustice née de l'interminable procès avec ses parents, il exprime le désir de tout quitter. En effet, quand enfin l'occasion se montre, il refuse de partir. Il y a du reste une explication psychologique au fait que Peşacov se montre avant 1835 patriote roumain et combattant pour la cause bulgare en 1835—1839. En effet, nombreux étaient les Roumains qui, à cette époque comme plus tard aussi, une fois émigrés et perdus dans la masse d'un milieu citadin serbe, bulgare, roumain, etc., adoptaient la résonnance caractéristique à la nationalité respective dans leur nom comme dans leurs sentiments. Peşacov ne fait pas exception à cette règle générale : une fois établi à Bucarest, il signe *Pedestrăşcul* ou *Pedestrescul*. Habitant longtemps ce pays, il acquiert des sentiments roumains. Mais ayant l'occasion de contacter en 1835 à Bucarest l'émigration bulgare, se souvenant des années passées à Vidin et alleché par la possibilité de voir publiées quelques unes de ses poésies, des liens se créent et de sentiments bulgares fleurissent. L'événement demeure cependant épisodique, puisque, après 1839, il rompt d'avec l'émigration, réintégrant le milieu roumain. A partir de cet an 1839 et jusqu'à sa mort, il devait ne plus écrire ou traduire en aucune autre langue que le roumain. Ainsi, en mai 1846 il achève la traduction de la pièce « Marcellus à Nola »¹ du serbe et en 1847, la pièce d'A. von Kotzebue intitulée « La mauvaise femme »². L'on peut dire qu'avec cette dernière traduction Peşacov marche une fois de plus dans les traces des poètes Văcărescu, puisque cet écrivain — l'un des premiers dramaturges allemands dont les pièces se soient jouées en pays roumain — a été tout d'abord, en 1836, traduit par Iancu Văcărescu, qui inaugure la série de traductions où s'inscrivent les noms d'Ion Voinescu, G. Asaki, etc.³.

¹ Traduction commencée le 23 avril 1846 et achevée le 8 mai de la même année. Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1278, ff. 1—16.

² Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1278, ff. 10—40.

³ Gheorghe Bogdan Duică, *Traducătorii români ai lui A. de Kotzebue* (1830—1850), dans *Lui Titu Maiorescu, Omagiu*, Bucarest, 1900, p. 188—204.

Ces traductions de Peșacov ne sont, elles non plus, à la hauteur de celles réalisées par nombre de ses contemporains et la chose est évidente si l'on compare son essai avec l'une des dix traductions du théâtre de Kotzebue faites par divers auteurs. Chez lui, la langue est plus pauvre, le dialogue alourdi, la phrase manque d'aisance.

Vers la fin de sa vie, Peșacov tente de publier quelques unes des poésies qu'il a composées dans sa jeunesse. Si les vers greco-roumains ne pouvaient plus attirer l'attention, par contre la poésie écrite sous l'influence de la métrique populaire, en 1828, gardait encore quelque saveur vingt ans après, aussi la revue bucarestoise *Universul* ne se fait pas faute de la publier en 1847. Notons comme significatif le fait que le rédacteur de cette revue était alors le futur révolutionnaire des années '48, Ion Genilie. Dans cette revue, Peșacov publia non seulement quelques poésies de jeunesse, mais également des poésies écrites à cette époque même, comme celle intitulée *Amitié dans l'Univers*¹.

Comme nous le disions au début, ce n'est pas dans ses manifestations poétiques qu'il convient de chercher l'intérêt de cette originale personnalité mais dans les idées qui l'ont animé. En effet, il semble que Peșacov vivait pour promouvoir les conceptions les plus avancées de ses contemporains. Si sa production littéraire est plutôt faible, il se tient par contre au courant de tous les problèmes de la langue roumaine. Il s'intéresse à la grammaire d'Eliade Rădulescu et rédige même un ouvrage (malheureusement perdu à l'heure actuelle) où il donne son opinion au sujet « des lettres slavo-roumaines dans quelle forme doivent-elles être ; combien de lettres prononcées et combien de muettes conviendrait-il d'y avoir ; comment les prononcer selon une méthode inédite jusqu'aujourd'hui et tout à fait particulière et neuve, juste selon leur nature et selon la nature actuelle de la langue ». L'ouvrage traitait aussi « d'orthographe quelque peu, des tons et des signes du parler, de la race en réponse aux lecteurs et à ceux qui ne jugent pas sagement et justement, de la gloire, l'honneur, la grandeur de la nation roumaine de nos jours et en fin de compte de la langue roumaine d'aujourd'hui, comment pourrait-elle être convenablement cultivée, empruntée et ornée par un beau moyen et digne de tout éloge »². Voici donc le bref résumé de ce que comportait cet ouvrage philologique de Peșacov, alors des plus actuels et peut être l'un des plus importants. Rappelons qu'il a été rédigé en 1828—1829, alors qu'Eliade Rădulescu polémisait encore en 1840 au sujet de quelques correspondances latines de certaines lettres de l'alphabet cyrillique.

Dans l'étude de M. Fănescu que nous avons mentionné ici se trouve souligné un autre aspect de l'activité de Peșacov, d'une importance exceptionnelle. Il s'agit de son travail, des plus méritoires, de traducteur des vieux documents slavo-roumains. C'est bien le cas d'attirer l'attention sur le fait qu'une fois de plus, à cette occasion, Peșacov se relève un véritable innovateur. En effet, il ne s'attache pas à suivre la voie battue des traducteurs qui l'ont précédé et veut traduire en langue roumaine « avec les lettres et l'orthographe

¹ « *Unive. sul* » III, București, 1847, p. 80, 140.

² Al. Ciorănescu, *op. cit.*, p. 376.

modernes », laissant de côté les formes désuètes, « faites pour susciter le rire à présent, dans notre siècle de lumière et de la correction des vieilles erreurs »¹. Peşacov se montre un traducteur consciencieux et désireux de se tenir au courant du développement de la science historique. Pour trouver les termes les plus aptes à rendre en roumain des expressions slavonnes, il prend conseil de Florian Aron, de Petrache Poienaru, d'Eliade Rădulescu, etc. ; il consulte la *Descriptio Moldaviae* de Démètre Cantemir, etc.².

Considéré du point de vue social politique, Peşacov se montre un véritable patriote. Bien qu'au service de Pasvantoglu, il prévient ses compatriotes d'Olténie, au péril de sa vie, chaque fois que les « cyrjali » préparent une incursion. À l'occasion du mouvement de 1821, sa position s'avère des plus avancée. Ainsi qu'Emil Vîrtosu le remarquait en 1939, son poème consacré à Tudor Vladimirescu « est un témoignage de compréhension et d'estime envers le mouvement de Tudor, à une époque où la plupart de ses contemporains et quelques uns de ses compagnons même ne le comprenait et ne l'estimait pas autant que sa cause l'aurait réclamé ». Selon Peşacov, Tudor était une « étoile brillante », un véritable patriote désireux de sauver son pays des Phanariotes. Tudor était le héros du « Roumanisme » — c'est-à-dire des Roumains de toutes les provinces. Et à son propos Peşacov emploie le vocable de « Roumanie », assez rare en 1821, puisque la première apparition de ce terme remontait seulement à quelques années en arrière, à savoir : dans l'Histoire et la Géographie grecques de Philipidi, publiées à Vienne, en 1816.

C'est donc que Peşacov a su rendre justice à la figure de Tudor, ainsi qu'à la cause pour laquelle celui-ci s'était levé. Il flétrit le régime turco-phanariote qui ruina le pays ; il flétrit également l'acte d'Ipsilanti. Et il écrit en octobre 1821 que le sacrifice de Tudor n'est pas inutile, puisqu'il a servi à sauver le pays des princes phanariotes. Voilà donc des titres suffisants en témoignage du fait que Peşacov, avec son poème, représentait l'opinion la plus avancée des milieux roumains de l'époque.

En 1828—1829, il comprend l'importance politique de la guerre russo-turque et du traité d'Andrinople. Et qui plus est, c'est que pour lui la Moldavie et la Valachie ne formaient qu'un seul tout, qu'il appelait « notre pays Vlaho-Moldavia »³.

Un autre côté intéressant de notre personnage est son grand mécontentement au sujet du système social et de l'organisation générale de la société au sein de laquelle il passait sa vie. Outre l'ouvrage susmentionné dans lequel il exprime son mécontentement, nous le retrouvons en d'autres occasions et à maintes reprises. Par exemple dans la lettre de 30 novembre 1837, adressée à son « patron, Ştirbei », Peşacov écrivait parlant de l'égalité devant la Justice et de la contribution fiscale progressive, à une époque où les boïards en étaient exempts : « car sans doute que j'aurais eu la plus grande joie quand ce droit selon la très sainte et bien fondée éternelle loi de la nature aurait été établi,

¹ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 89.

² *Ibidem*, f. 90.

³ Bibliothèque de l'Académie, Mss. 1277, f. 76.

que tous mes compatriotes aimés sans exception, sans choix, soient soumis à la contribution commune en vue de satisfaire aux besoins de la patrie bien-aimée qui sont aussi ceux de la communauté et alors moi aussi, en tant qu'un des plus zélés patriotes, malgré ma vieillesse, malgré mon appauvrissement par suite de l'injustice et du poids de ma maison familiale, quand les premiers auraient donné à la caisse commune de leurs riches revenus seulement un millième, moi de toute mon âme j'aurais donné la centième partie du pauvre revenu résulté de la fatigue de mes mains...». Mais parce que cette loi, « pour le malheur général » n'est pas encore établie, « selon l'éternelle loi de la nature », les hommes de bas étage, ceux qui travaillent, « ceux qui paient seront anéantis et décriés par ceux exempts d'impôts », c'est-à-dire la classe superposée¹.

Pešacov sait exprimer tout cela rondement, joliment, dans ses lettres et suppliques, dont la prose est semée de proverbes et de maximes, avec des expressions intéressantes et des vers empruntés à la littérature de l'époque. La valeur littéraire de cette prose dépasse parfois celle de sa faible création poétique.

Pour conclure, il convient donc d'intégrer Pešacov dans les rangs de l'intellectualité progressiste roumaine de cette époque, en tant que personnalité originale et caractéristique de la première moitié du XIX^e siècle. De cette époque donc, où la question de la liberté sociale et nationale était ardemment débattue par les peuples balkaniques aussi bien que par le peuple roumain — ce qui rendait maintes fois communes leurs luttes.

¹ Bibliothèque de l'Académie, mss. 1276, f. 69.

ANNEXES

I

Socoteala mea către Casa părintească, pentru toți moștenitorii răposatului nostru Hagi Thoma Penciu de la anu 1808 pînă la anu 1811 în diastimă de trei ani de zile.

Cît am să dau în casa părintească pentru cît am primit.

Taleri		Pentru mai multe condeie după deosebită foaie ce ne-au dat Avram, tovarășul și epitropul taicăi.
3 000		
1 933	30	Ce au rămas la mine din bani ce am economisit la București prin turcul Hidaet Aga de s-au plătit datoriile tovărășiei părintești cu Avram, cele de acolo, după socoteala cea teorisită de compromesari.

Cît am să iau de la casa părintească pentru cît am dat.

Taleri	1 000	Cheltuiala îngropăciunii și a pomenilor la doi răposați pînă la trei ani.
	3 000	Cheltuiala mărișului surorii noastre Ecaterinei cu toate cele trebuincioase.
	260 20	La doi doctori Bohoreciu și un beligrădean ovrei, carii au căutat pe toți bolnavii casăi părintești, cu doctoriile lor.
	700	Pentru datoria părintească la rufetul cojocarilor și datoria lui Danil baș...
	300	Jupâneasei Encăi, datoria tovarășiei cu Avram.
	1 800	Iar la turci, cînd m-au ridicat la nazărul pentru partea tatălui nostru și au plătit Halil aga pentru mine tovarășul meu la comision.
	400	Lui chir Goga starostea ot Craiova, pentru cheazășia lui Nocolachi pentru Truica.
	300	Fratelui Nicolachi cu zapis de la anul 1809.
	296	Datorii pentru târgueli părintești la Dii și la Craiova.
	100	Datorie fratelui Nicolachi pentru târgueli pã la prăvălii în Dii.
	120	Fratelui Hristachi, cînd au plecat în țara nemțească de cheltuială.
	4 500	Cheltuiala mîncării, îmbrăcăminte și a slugilor a casăi părintești în trei ani de zile.
	6 000	Pentru osteneala mea pînă cînd să desfac datoriile părintești în diastima de trei ani, cu primejdia vieții mele.

18.776,20

4.993,30 Suma primirii ce sus are a se scădea.

13.842,90 Rămîne să mai iau de la casa părintească.

Cît am cheltuit cu toate judecățile pentru părinteasca clironomie ce rămăsese la Avram, tovarășul tatălui nostru în trei ani de zile cu vechimia de la clironomii frați mei și surorii rugindu-mi să.

Taleri	Parale
300	Cînd am mers cu fratele Nicolachi la anu 1813 la Dii ca să vedem socoteala cu Avram și dînsu împotrîvindu-să în puteria lui Hafuz Ali pașa încăpînd și la divan Chiurci bașa, cu cuvînt ca n-are acum vremea, ci cînd ne va chema, atunci să venim, într-o lună de zile, cu cheltuiala drumului, cu ale mîncării și cu pierderea de vreme.

Cheltuiala ce am făcut cînd am gătit (?) judecata cu soția răposatului Avram, Ionca de la anu 1816.

50	Cheltuiala jălbilor de aici și București.
30	Cheltuiala mergerii lui Tacu fratelui la Dii, cînd s-au primit de către judecători, orînduiți negustori cu scrisoarea Ioncăi către ginere-său Teka boiangiu și către fie-sa Ana.
350	O pușcă lucrată cu argint ce am dat-o lui Hagi Ianuș, cînd să ne dea martiricon la fuga Ioncăi.
120	O pușcă șișenea ce am dat-o lui Caluda Cociu pentru osteneala la cercetarea socotelilor noastre cu Ionca.

Taleri, Parale

- 75 Un inel cu antica, lui Barbu Pleșoianu, văzindu-l că umblă a acoperi vicleșugurile Ioncâi și provalisind și...
- 50 Logofătului ce au scris anafora a neguțătorilor orînduiți.
- 500 Lui Filip, vâtafului Căimăcămii pentru întărirea mărturiei neguțătorilor orînduiți cercetători la fuga Ioncâi din judecată.
- 350 Pentru pitacul căimăcamului Suțul, prin Filitis către capicheaia Andonachi.
- 50 Mergerea mea în poștă la Dii.
- 35 Venirea fratelui Nicolachi la Dii cu căruța, pentru treaba judecății.
- 35 Venirea fratelui Hristachi la Dii.
- 35 Intoarcerea fratelui Nicolachi de la Dii.
- 250 Doctorului Costandinachi kekim bașiu pașa pentru ce m-au căutat la boale, cu doctoriile lui.
- 150 O antică camee, iarăși lui, de a fi mină de ajutoriu la treaba judecății.
- 12 20 Un cerc pentru slobozitu singe la vendeze, tot lui.
- 3 Un cerc pentru luat singe la mină.
- 10 O carte dietetiki.
- 100 Un ceasornic lui Theodorachi Chiurci bașa și Seraf bașa pentru rețetlik la pașa și la tot...
- 150 Doctorului Atinianul ce l-am întrebuințat șpion către Ionca.
- 250 Vlădicăi pentru cartea de blestem.
- 160 I pac, pentru întărirea compromesului.
- 1 000 Nazăriului, ca să stea la pașa a priimi compromesul și a ne face împlinire de bani, pentru care au și pus la opreală pe Ionca.
- 250 Lui Agagi aga tot pentru acea treabă.
- 40 10 Un suferin... pentru jalba ce am dat-o Rusti pașa scriitoriului Hazne kitatibi.
- 95 Un ceasornic lui Cigiun Meniş aga, ca să mărturisească la pașa, pentru că au auzit pă Avram cînd l-au întrebat, spuindu-i că au scos datoria pazvangelului și lui Mola pașa, scoțînd bani și cusurul prin Ismail pașa din Dii și lăsase pă numitu cumnatu-său a plăti după cum îmi spusese singur mai nainte.
- 500 Lui capucheia Andonachi, pentru ce au stătut la pașa și la toate dintru început la această treabă a noastră.
- 150 Cheltuiala trecerii Dunării pă toate zilele, cînd cu caice și cînd cu huntri într-adinsu, plătînd de multe ori și cite 3 lei la o trecere, cînd era de trebuință a merge la capucheia în grabă prin furtuni și prin valuri groaznice, cu primejdie mare de viață, într-un an an și mai bine.
- 150 Bacșișuri la cavafii pașii, oamenilor lui capucheia și la alte locuri trebuincioase.
- 25 20 Lui Hristachi, fratelui, la Dii.
- 250 O tabachere cu muzică ce am luat-o de la capucheia Mescoglu și am dat-o pașei Gavanozoglu, cînd m-au scos înaintea-i cu scopus că să energhisim împlinirea banilor compromesului. Si scoțînd pă Mescoglu, au rămas treaba jos.
- 50 Întoarcerea de la Dii în Craiova.
- 1 088 Cheltuiala mîncării mele, în 3 ani de zile cite un leu pă zi.
-
- 6 666,10
- 5 333 Dobînda la suma banilor cheltuielii celei de sus în 8 ani de zile, de la 1818 la 1826.
-
- 11.999,10
- 6 000 Plata trudei mele în trei ani de zile, gonînd judecata aici în Craiova și în Dii, părăsindu-mi toate celelalte treburi și interese și cu primejdie de viață-mi și cu stricare stării mele și ipolipsului meu. Pentru că numai cei ce au epiteorisit socotelile noastre și ipotesisul au cunoscut vicleșugurile acelei vicleane mueri și dreptatea noastră, iar lumea... cea pă dinafară, împotriva judecății, am încăput urît și în limbile lor defăimătoare, care și pînă în zioa de azi nu încetează vîrsări veninoase catigorii asupra-mi, din care mi se trage stingere po tazeri 2 000 pă an.
- 17.999,10 Adică șaptesprezece mii nouă sute nouă zeci și nouă lei și parale zece.
-
- 940 Am primit la Dii, leat 1825, de la clironomii răposatului Avram... ginere-său Teka boiangiul și fie-sa Anca, prin nazărul și prin Mehchiamia.

Ce cheltuială am făcut pînă am scos prin stăpînire:

- Taleri Parale
- 94 Zeciuală la taleri 940 la Mehkemia.
- 50 anaipului de a fi într-ajutoriu (fiindcă numiții clironomi ai lui Avram, întorcînd la șeiretlic, zicea că mi i-ar fi dat Ionca în viață fiind, pentru care și la jurămint m-au osîndit. Și cînd au văzut că am zis eu că primesc jurămint, iar știind ei că n-am luat și-mi dau jurămint să fie asupra capului lor, născînd copilul care-l are în burtă pă doselea și scoțîndu-l bucăți dintr-însa, atunci s-au tras de a-mi da jurămint și au numărat banii) și a nu face cumvași păcat a le da ibrasica pentru-toate ce aveam a lua de la casa lui Avram. Si s-au făcut cunoscut judecății, ci numai pentru acești taleri 940 ce am priimit acum să-mi dea ibrasica.
- 6 30 muzurilor
- 50 nazăriului și epecelei lui.
- 60 La doi turci care întocmîră rusin.
- 250 Cheltuiala drumului de la Negotin și întoarcerea, mîncarea și pierderea de vreme într-o lună de zile și mai bine, afară din pagubă ce mi s-au pricinuit la Negotin, din pricina zăbovirii mele, care sînt cu dovedire.
- 1825, dechemvrie, în Craiova
- 250 Cheltuiala cînd am pus mina pe Teka boiangiul, ginerele și clironomul lui Avram, tovarășul tatălui nostru și m-am judecat cu dînsu la Departament și înaintea preacinstiului caimacam A. D. Ghica, cheltuiala jebilor, mîncarea și pierderea de vreme într-o lună de zile și mai bine alergînd.
- 18 760
- 940
- 17 820 Adică lei șaptesprezece mii opt sute douăzeci, tocmai, mai rămîne să mai iau pentru cheltuiala de la frații miei și surori carii m-au orînduit vechil de judecată cu vechilet.
- (Acad. R.S.R. Mss 1277, f. 115^v—116^v).

II

București, 16 iunie 1842

Prea milostivul meu Patron

Avînd norocirea a cunoaște acum mai de aproape bunătatea Dv., ceiace mai de demult o auzisem numai, prin prietenu-mi d. Neculai Bălășescu — înalt învățatul și profesor de mai multe științe — iau îndrăzneală a descoperi la îndurarea Dv., adîncile răni și prea dureroase ale inimi-mi obișnuite ce de mai mulți ani nemilostiva soartă a omenirii sau mai bine a zice, nedreptățile ei, în felurimi de chipuri și foarte dureroase mi le-a pricinuit, încît, deși mă are croit comuna maică Natura, spre a fi și el în rîndul norociților sau cel puțin într-alt luminătorilor doritei Patrii (la care am fost și pohtit — pe la 1826 — la deschiderea școalei naționale în Craiova — ca recomandat de către însuși prea înaltățul nostru Domn, acum, și atunci mare spătar și efor al școalelor naționale — dar împrejurările-mi triste neertîndu-mă, n-am putut a mă însărcina cu o slujbă atît de prea scumpă și prea dorită mie, ocupat fiind în diferite pricini de judecată cu cei ce ținea, în puterea nedreptății drepturile mele diferite, și împărțit cu gîndurile în mai multe părți) — dar am ajuns din nedreptăți ce am pătimit și pătinesc, de a nu mai fi acela ce am fost, și a fi acum acela ce n-am fost.

Se înțelege dără, că cel ce gonește drepturi prin judecări, cu mîinile goale, rămîne de tot gol și acest adevăr nu este știut numai de mine, ci și de alții mai mulți ca mine, cei ce au avut nenorocirea a încerca canalurile judecăților cu nădejde pravilnică numai.

Așa zleit fiind la anul 1828-lea, în eșirea chesaroroseții armii, împrăștiindu-se țara, urma ca și eu să trec cu familia-mi în țara nemțească: unde în delirul bucurii-mi că mă voi învrednici a vedea în sfîrșit cu încredințare-mi sfărîmată jugul tiraniei prin triumfarea semnului crucii asupra semnului lunii nouă, avînd vreme a-mi juca voaletele fandasiei poetice, am alcătuit pentru protectorul hristianismului răsăritan Nicolai Pavlovici un recunoscător suvenir din partea țării noastre Valaho-Moldaviei în versificație rumânească — din partea Serbiei în versificație sirbească — din partea Greciei în versificație grecească și din partea Bolgariei

un rugător suvenir și spre a ei asigurare între celelalte trei în versificație bolgărească, mai făcându-i și un slaveanorosc suvenir cu o procunoaștere că la 1829 va triumfa asupra Constantinopolului, care coprinzându-se în patru rînduri și în tot rîndul socotindu-se literele aritmeticește și însumîndu-se eșea la patru locuri sumele tot cite 1829. Carii acestea toate trimițîndu-i-le pe la sfîrșitul anului 1828 prin unchiul soției mele graf Georg Arsenievici de Emmanuel, guvernatorul Sevastopolului în linia Cavcasului, m-a învrednicit cu una sută ruble asignații, penzie pe tot anul, cu care trăiește familia-mi acum, un medal de argint cu portretul său de o parte, iar de cealaltă cu însemnarea za revnost și cu o recomandție către fermanșalul Jeltuhin pe la înjumătățirea anului 1829. Însă după trecerea de un an și jumătate, zleindu-mă și mai mult cu cheltuială pe deagata — ca în țara nemțească! — urma ca să-mi las familia acolo, zalog, și să es însumi în țară-mi, cu nădejde că cu ajutorul lui Jeltuhin și cu statornicirea judecătorilor drepte, îmi voi putea dobîndi drepturile luminate și cu mîinile goale. Dar însă, din nenoroc-mi, Jeltuhin murind, Organicul Regulament, pe nesînțitelea dînd prilejuri și mai puternice vicșugului, mă pomei nămolit în Tîrgul Jiului. Și, ca să moriu de foame și însumi, cu trupu-mi numai, silit mă văzui a face (din secretar, mai întiu al tiranului Pazvantoglu, la corespondența sa cu Karagheorghe, de la 1805, tot într-o vreme hrăpîndu-mă și pă mine în silă din brațele școalelor de învățătură-mi ale Craioviei, pre cînd și pre răposatul dvornic Dimitrache Bibescu, căruia, după jalcnicile-i rugăciuni și marile făgăduieli, că mă va avea — scăpînd cu viață — în rîndul copiilor săi și celelalte, cu mijloacele-mi influenței — ca secretar iubit tiranului, acum și favorabil, am putut a-i prelungi termenul pierii, prin potolirea furii unui tiran, pînă ce dumnezeiasca providență chipzînd precurmarea firului vieții sale, a putut scăpa și cu întreaga viață din ghiașale morții neapărate-i, un boer ca acela bun patriot — în care vreme am fost silit a mă îndeletnici și la tîlmăcirea hrisoavelor slaveano bulgaro-sîrbești și să învăț și din gramatica slaveană prin călugării de la Hilindar, Rîla și Sfîntul Munte Atos, ca silit de tiran de a traduce hrisoavele bieților boeri proprietari de moșii, ale căror lăzi le căra tiranul prin călcări făr de veste, în carii găsînd hrisoave și pârîndu-i-se că vor fi de nișcareva comori, mă puneă d-a i le traduce, ca aflînd unde sînt, să trimiță de a le răpi spre îndeletnirea nesăvioșii sale. Ci norocirea mai mult mi-a slujit, că, în multe din ele găsea tîlmăciri din vechime în limba rumână, din care m-am putut adăpa mult de a putea cunoaște și zicerile ce se întîmpină într-insele, cu totul streine așa limbii slavone, cum și limbii bulgare și sîrbe, și să-mi însemnez un deosebit lexic sau ziciuner hrisovulicesc, cu carele să mă slujesc și pînă astăzi, ajungînd hrisovar sau tilmaci de hrisoave. Apoi din secretar iarăși și al lui Mola pașa, urmașul Pazvanguului, cu care profesie, în loc să fiu folosit, tocmai printr-însa să mi se pricinuiască cea desăvirșită stingere-mi, de la 1807 pînă la 1812. În care vreme și primocomisionar făcîndu-mă, asupra bumbacelor ce urdina atunci pe la schela Vidinului, unde mulțimea banilor foarte cu lesnire atunci se ciștiga! Și în care vreme, cu prilejul secretariei, au putut sluji dorite-mi patrii, ca furniguța cu mîntuirea iubitei sale porumbește prevestiind, cu primejdia vieții-mi, la locuri și persoane cuviincioase, tainicile cugetări rele ale pizmașilor ei, și împiedecînd rezultaturile planurilor lor prăpăditoare prin vărsări de sînge nevinovat, robii și focuri ce amerînța dorita-mi patrii și compatrioților miei prea iubiți, de cei ce sînt astăzi atît de desprețuit, neștiind a jăfui și neîngrijind a dobîndi nici atestaturi mai multe, ci deabi unu, ce făr de a-l cere mi se detese de la un Markov Gheneral, dimpreună și cu o sabie a sa, cu care mă cînstise (cari și acelea s-au făcut hrană pămîntului în Vidin, pe vremea Zaveriei, unde năzuism și eu dimpreună cu alți doi compatrioți-mi, răposatul medelnicer Poroinanu din Craiova și un sevdar Enache din București de a mă adăposti de furia Vladimirescului și a lui Ipsilant). Dintr-un împrumutător cu pavilnică dobîndă și fără siguranție; din secretar, iarăși pe la 1816, la Rusti pașa Vidin muhafuzul, pînă la 1818 (mers fiind acolo din pricina unei prigoniri-mi cu unul de acolo ce mi-era dator o sumă de bani mai numeroasă); din secretaru iarăși, la rumânește și sîrbește, pe la 1820 și la Dervîș pașa seraschierul Micii-Valahii și al lui Iancu Samurcaș căimacamul Craioviei din partea Sufului domn voivod; totdeodată și econom fiind al sfinței mitropolii Vidinului și gramatic al prea sfințitului mitropolit în corespondența sa cu prea sînta patriarșie Constantinopolitană, pînă aproape de sfîrșitul anului 1822-lea. În care vreme avînd prilejul de a ajuta pătîmindei omeniri, făr de în parte-mi vreun interes, căci, într-alt chip, puteam ajunge și eu tare bogat, n-am pregetat d-a scăpa, a unora vlagă și a altora și însuși viața. Dar însă, vremea trecînd, toate le duce cu sine-și! Și eu nu m-am ales de cît cu o căsătorie-mi,

¹ Les mots soulignés sont supprimés dans le manuscrit.

care, cu cit este mult prețioasă-mi, cu atit mai mult îmi pricinuește durerile rănilor nenorocire-mi mai simțitive, aflindu-mă depărtat de o familie-mi prea dorită, în curs de ani 13 acum, petrecind numai într-o dureroasă corespondență de departe cu dinsa, plină de amar și de jale pentru neînlesnirea-mi de a o aduce lângă sine-mi și a îngriji de căsătoria ficii-mi unice ce o am în vîrstă de măritat acum, și de adoptare unui fiu-mi în vîrstă de ani șaptesprezece, după neapărata-mi datorie părintească. Care pricină mă face, din cel mai fericit ce ar fi să fiu, cel mai nenorocit în lume. Și pentru care alerg cu atita dorință la vreme de bătrînețe a căuta o chiverniseală, prin care să-mi jîrtfesc toată neatîrnarea și libertatea pă carii ideile-mi filosofice a știut a le prețuri mai bine și a le preferența decît, toate bunătățile lumii aceștiea?

Și așa dintr-atitea, după vreme, destoinicii prin carii am trecut, silit mă văzuu a mă face să zac în Tîrgul Jiului: cînd învățător de copii, cînd tilmaciu de hrisoave, cînd poet laudător virtuților heroicești și cînd ceasornicar cîrpaci sau doctor de ceasornice și tîmăduitor de oameni cu patimi desnădăjuite de doctori, pentru care doctorii mă numea ciarlatan, fiind fără diplomă, iar cei ce se tîmăduia, mă numea Ipocrat! Peste aceea și avocat pricinilor multe din locul nomoliri-mi, numai prin condeiu, nefiind la starea de a ținea cheltuielile drumurilor și ale judecăților. Apoi, și în general secretar la toți cei ce avea(u) trebuință: cînd la rumânește, cînd la grecește, cînd la sirbește și cînd la bolgărește. Si cu toate acestea

Pe la mijlocul leatului 1834 lea, fără de veste, binevoind milostiva-mi soartă, mi-a deschis un drum de mîngiere, pentru care toți boerii Gorjului dobîndiră pricină a mă fericii, întrecîndu-se care din care a se arăta mai voituriu-mi de bine prieten, ce, nădăjduind că eu naintînd le pociu fi și lor de cite unele mijlocitor!

Acest drum a fost că dumneaei, răposată acum mare Dvornicească Catinca Bibeasca, avînd trebuință, m-a pohtit a-i tîlmăci hrisoavele moșilor sale și ca să mă îndatoreze de a merge în Craiova a i le tîlmăci, iar nu în Tîrgul Jiului, după sistema mea, îmi făgăduise de galantonă, după înbilșugată plată a trudii mele și ciraclie spre reinvierea-mi în lume, adică, recomandîndu-mă odraslelor sale: d. Barbu de Stirbei și d. Iorgu de Bibescu, cei ce formează niște stîlpi ai patriei, în rîndul celorlalți ca și dumnealor. De unde mă simții și eu bucurîndu-mă mai ales văzînd că toți începuseră a mă fericii pentru deschiderea unui drum ca acela ce se nădăjduia cu încredințare de către toți, că negreșit mă va scoate la limanul fericirii-mi. Și lăsîndu-mi calabălicul case-mi (care nu-l trecusem în țara nemțească cînd trecusem cu familia-mi la 1828 cum mai sus arăt) într-o casă romantică la marginea orașului Gorj, pe seama unor slugi numai, sub privegherea a vreo cițiva prieteni zici, cei ce mă îndrumaseră mai cu seamă, ca mai ferbinte doritori-mi de bine, ca să merg negreșit și să nu las acest fel de norocire ce mă așteaptă ca să-mi scape din mînă, am și mers, unde, în curs de patru luni, săvîrșind tîlmăcirea hrisoavelor răposatului pomenit și cinstindu-mă cu 40 de ducați chesaricești (se înțelege că, cite 10 ducați prețuindu-mi jertfirea pe lună) care deși nu proporțional pe seama profesie-mi rarnice și a nădejdi-mi insuflate de mai mulți, dară încă *zicîndu-mi-se că să stau locului în Craiova pînă a merge dumneaei la București și a-mi găsi vreo chiverniseală*, făgăduiala de ciraclie covîrșea toată proporția.

După care și venind aici dumneaei și vestindu-mi ca să viu și eu pentru că mi-a găsit slujbă, orînduindu-mă la Înaltul Divan Crimenal, (cu) cite lei 500 leafă pe lună, cu bucurie am alergat, fără de a mai merge pe la Tîrgu-Jiului. Însă, venind aici, toată bucuria mi s-a schimbat în mîhnire, cînd mi-a spus dumneaei că s-a fost orînduit la aceea carieră unul Zotovici și ca să fiu îngăduitor puțintel pînă a unelti d. Sterbei a fi orînduit tilmaci de hrisoave, cu leafă din partea statului, cari ar fi mai de neapărată trebuință și mai potrivit mie și pricinuitoare de încăperi la dragostea celor mai mari magnati, prin carea, apoi, să pociu dobîndi mijloace spre desrobirea dreptăților mele prin dreaptă judecată.

Bucurîndu-mă și la aceasta, am rămas îngăduitor, cu cheltuială pe deagata la han și cu dute-vino pe toate zilele, așezînd pietrile ulițelor prin ploi, prin noroaie, prin vijalii cu pulberi, prin viscoale și prin geruri.

Întru această vreme, coborînd familia-mi din țara nemțească în țara sirbească, cu recomandația de la frații soției mele, cei ce se află în slujbă chesarocrăiască și de către un unchi al lor din Rosia, graf Gheorghe Emanuel Arsenievici, guvernatorul fost al Sevastopolului, la linia Cavcasului, către prințul Serbiei, Miloș Obrenovicu, am fost pohtit de către înălțimea sa de secretar la grecește și rumânește.

Eu însă, doritor fiind a-mi da sfîrșitul vieții mai bine în patria-mi, unde zac oasele maici-mele, fraților și ale copiilor miei și unde răsufală încă aerul vieții și alte neamuri d-ale mele

pină și la Iași și hrânindu-mă și într-o nădejde atît de încrădîntată din partea d. Stirbei și a maici sale răposată, am făcut ca acela ce, nevrînd să frămînte pîine, toată zioa făină cernea, prelungind vremea de azi pînă mîine, pînă și ce prințul Miloș trecu în țara mea aici, și eu tot nemers în țara sa, Serbia.

Ci însă, d. Stirbei, la 1835 plecă la Paris și eu rămăseiu cu o recomandatie numai către fostul ministru al justiției pre atunci, dumnealui marele Dvornic Alexandru Filipescu, carele m-a și orînduit tilmaciu de hrisoave din partea cinstitei Mari Logofetii a Dreptății, zicîndu-mi însuși prin viu-și graiu : « Ești orînduit și leașa fîi merge. Începi a lucra și fii odihnit ! »

Bucurîndu-mă am urmat poruncii, lucrînd la cîte hrisoave mi s-au dat din parte cinstiteie Logofetii, prin cinstita Eforie a Școalelor, unde mi-am dat eczamenul iscusinții mele la asemenea profesie, dobindînd și documentul ce l-ați văzut, cu leat 1837, ghenarie 5.

Ci, făcîndu-se raport din partea celui Departament al Justiției către mîria sa Vodă, nu știu cum de mi s-a înbunătățit — *pe semne că nefiind proiectat prin cinstita Obșteasca Adunare* — dînd ofis mîria sa că proprietarii de hrisoave să-mi plătească, cînd le voui tîlmăci asemenea hrisoave, iar nu casa statului.

Cu așezarea d-lui Sterbei la postul Logofetii de Dreptate, în delirul bucurii-mi, că însuși patronu-mi acum va fi mai cu deadinsu uneltitorul statorniciri-mi la această slujbă, i-am cinstit ziua înălțării cu următorul egomiu :

Zeul Apolon din somn să se scoale
Vie să vază cum se face schimbu
Cel de mult dorit, întru cel mărit
Prin care astăzi se nimicesc anii
Căci, că acumă toată bucuria
Obștii a sosit ce a fost lipsit.
Se îndreptează frumos spre dreptate
Ramuri uscate vor înverzi bine
Si vor da și rod cu minunat mod.
Vivat dreptatea ! Vivat Ministerul Justiții !
d'amantul dreptății

Peșacov.

(Dupe cum și la anul 1826 lea, în delirul bucurie-mi de atunci făcusem o meditație asemenea către prea cuvioșia sa părintele Motreanu, domnul Evfrosin Poteca, în vremea redarci filosofiei sale la Școala Centrală de la Sfîntul Sava, pe carii vi le alăturăz aici în deosebită foaie spre îndestularea curiozității dv).

Pentru care mulțumindu-mi noul ministru al Dreptății, patronicește m-a mîngiat cu o făgăduială generoasă, că negreșit va aduce la îndeplinire aceea ce a început pentru mine precesorul său și că la cea dintîi întîlnire cu mîria sa Vodă, nu va pregeta a-i face cunoscută această trebuință neapărată — adică, de nu pentru stat, cel puțin pentru Departamentul Dreptății, unde, adunîndu-se hrisoave traduse de tilmaci a căror destoinicie ne fiind încrădîntată prin formal eczamen, după cererea cuviinței și altele, cu niciun nume de traducători însemnat nu-l iartă cuvîntul dreptății a le adeveri ale lor traduceri că sînt întocmai traduse, fără de-cea mai mică smînteală, pînă care temei să fie ce adeverează și celelalte

De unde iar îmi reînvia nădejdea ! Și prin urmăre, iarăși începuu pe toate zilele, drept aducere aminte a urzi țesătura păiangenului pînă la ulița Bucureștilor de la mahaloa Vlădicăi pînă la cinstita d. atunci Logofetie a Dreptății și pînă la curtea ministerului ei.

Dar la urmă, nu știu pentru ce, mi se zise că să fiu îngăduitor pînă la deschiderea cinstitei Obșteștii Adunări, anul 1939-lea, unde mai întîi, propînd această neapărată trebuință și proiectîndu-se, atunci urmează negreșit mîria sa Vodă a întări acest proiect și eu că voi fi statornic cu leașă asigurată (prin urmăre și fericit). Acum altă nădejde și mai frumoasă îmi rostii (spre) a-mi hrăni sufletul ; în vreme ce pe de altă parte, viermele datoriiilor în care mă înclusem, îmi rodea inima în dureroase simțiri.

Însă nădejdea-mi, ca toate nădejdiile, nu lăsa a mi se precurma și firul vieții. Si, hrânindu-mă cu nădejde ca aceea, hrăneam și eu pînă la creditori-mi cu asemenea nădejdi, pînă ce dote Dumnezei d. se deschise odată și respectoasa Obșteasca Adunare. Mă bucurai dar nu tînu mult și, pe loc, și mai rău mă întristai cu închiderea sa pe dată. Și, cu adîncă obidă

sufletească-mi, îmi aduseu aminte de vechiul proverb al bătrînilor noştri ce zice: Vai de broaştele unde se tăvălesc bivoli!»!

D. Sterbei după aceea pleacă la Odesa, şi eu, apucat de creditori-mi începui la jălbi către măria sa vodă, obştescul milostiv părinte. La cea dintîi mi se (dete) luminată rizoluţie către Departamentul Dreptăţii, ca să urmeze ofisului luminat la raportul său de la 1836. La cea de a doilea mi se dete răspuns prin graiul d-lui Petrescul, că canalurile judecătii drepte sînt slobode pentru fieşine şi că pocui a-mi căuta dreptul de la acela ce m-a orînduit în slujbă fără de ştirea măriei sale — adecă, puricele să se apuce în luptă cu un elefant !!!

Iar celelalte rostind a fi supărătoare înaltului auz (după proverbul vechiu, că: «De prea mult kirie eleison s-ar fi supărînd şi Dumnezeu», mi se însemna numai cu nişte semne ierogliceşti de cari altădată negreşit că aşi fi ris, dar atuncea urma ca să plîng prea amărit, nemairămîindu-mi la cine a cere ajutor.

Dar plecînd şi măria sa prea înaltatul nostru Domn la băi, şi dumnealui Marele Logofăt al Dreptăţii înapoiundu-se de la Odesa, şi fiind că într-acelea răposata maica dumnealui, milostiva patroana mea îmi trimisă şi aici un hrisov încă de i-l tălmăcisem, şi care fiind ros la vreo şase locuri mă silisem cu mare băgare de cap de ghicim din coprirea cealaltă a lui şi cele ce lipsea de prin rupturi şi le însemnasem cu numere deosebite în dosul traducerii, aşa de fireşte, încît şi cel ce îl scrisese, de ar fi înviat, n-ar fi putut tăgădui că n-au fost întocmai. Nădăjduiam că acum încaiu, luîndu-se în mai de aproape băgare de seamă a mea deosebită iscusinţă, va face mare întipărire la veri care îl va vedea şi preţuit fiind după cererea cuvinţei, mi se va mijloci mai cu deinsul statornicirea cu leafă într-o slujbă ca aceea atît de delicată şi prea mult trebuincioasă Patrii; ca una ce toate proprietăţile moşilor acestei ţări atrîrnă de la asemenea hrisoave, precum şi altele, drepturi de neameşaguri ale lăcuiţilor ei.

Fuseu chemat de d. Ştirbei într-una din dimineţele zilelor cu pomenitul hrisov şi fără de a se lua în mai aproape băgare de seamă ceea ce a mea iscusinţă deosebită, pentru carea eu atît mă înghinam, fu hrisovul luat şi pus pe o masă, dimpreună cu traducerea sa, cu o indiferenţă nepotrivită înaltu-învăţaţilor şi fuii gratificat de galantonie numai cu doi ducaţi chesariceşti, pentru o trudă-mi de şaisprezece zile şi alergături-le-mi încă de patru, care fac 20 (venindu-mi de toată ziua po lei 3 şi parale 8). Mai mult ceva de cît ce agoniseşte un bragagi de pe uliţe sau şi mai puţin. Dar tot fu mai mult decît la 112 bucăţi de hrisoave ale casei domniei sale, ce, unele de tot traducîndu-le, iar altele numai ecstractul, *esentia* luîndu-le, dimpreună cu d. N. Iliescu secretarul cinstitei Eforii a Şcoalelor şi trecîndu-le în condică fuseu miluit la 1835, de galantoma, cu 1 cervonţ, de către generozitatea domniei sale. Pe care, de nu-l priimeam, negreşit că nu erea să mă crează că eu sînt scăpătat. Totodată putea şi ambiţia domniei sale a i se ataca!

Dar cu toate acestea, n-am putut îngădui de a nu-i răsplăti această galantonie a domniei sale cu o antică de peatră (cu închipuirea lui Curţie hraboru Iroman, cel ce pentru izbăvirea patriei sale, Roma, a sărit călare în prăpastia ceea ce se deschisese în amijlocul Romei, ca si o înghiţă toată, şi pe locu, du pă sărîrea într-însa, s-a astupat; pă carea i-am dedis-o drept suvenir, la plecarea domniei-sale la Paris, dar cine ştie de n-a prins şi ea locul hrisovului atunci!)

Dar, aducîndu-şi aminte de nădejdea-mi cea hrăpită, printr-a mea lăcrimare, mă întrebă de mă mulţumesc cu lei 300 pe lună, ca să mă orînduască pomoşnic la vre o masă a cancelariei cinstitei Logofetii: La care, îi răspunsei cu umilinţă, că ştie dum-lui foarte bine că am fost adus aici nu nădejde de a fi avocat la Divanul Criminal, po 500 pe lună. Dar, cu toate acestea, la o secetă mare fiind bună şi grindina, caută a fi mulţumit, numai să fii cu un ceas mai nainte, căci am ajuns cu sufletu-mi în dinţi. Şi fui mîngiat cu patronicesc zîmbet, zicîndu-mi-se: «Pasă de te odihneşte că eu îngrijesc!»

După aceea însă, trecu o iarnă şi o vară întreagă şi eu tot în nădejde mă odihneam pe la hanuri, vinzînd tot dupe sufletul meu şi mîncîndu-l. Si peste aceea rămîind mai puţin şi de cît nimic, pentru că încăpusem şi în grele datorii, după ce numai aveam nimic! — Dar, ca să se împlinescă tocmăi la mine proverbul cu omul ce zice: «După moarte — şi cal de ginere!», îmi veni şi veste atunci de la Tirgu-Jiului că mi s-a jăfuit casa şi ca să alerg mai curînd de a-mi strînge încaile rămăşiţele şi, fiind hoţii prinşi, să-mi caut şi celelalte, spre despăgubire-mi, pînă a nu încăpea în minile celor mai mari de cît ei.

Judece-se acum; ce ereum să fac eu? De cît a mă face cerşitor, dupe sfătuirea unor iubitori de omenire!

Începuu dar, de la cel mai bogat, adică de la prințul Miloș Obrenoviciu și, alcătuiind o jalbă (ce, pentru altul de o făceam, nu mă mulțumeam negreșit mai jos de 3 galbeni cezaricești, cel puțin) și prinzind o căruță cu lei douăzeci și cinci până la Ferești, deosebit ce alergasem mai întâi pe la tainicii săi soveatnici, răposații Mihail Gherman și Dimitrie Mustakov, ca la trei săptămîni, spre a-mi fi mijlocitori, fiindu-mi mult milostivi făgăduitori, mă duseu la înălțimea sa, unde, după trei zile de ospățare, fuseu miluit cu prințește, tot cu lei 100, în paralele mărunte (în vreme ce îi arătam, foarte jalnic, că fără de ducați 50, cel puțin, nu mă pociu desface de București și a călători până la familia-mi în Serbia, zicîndu-mi că acum și însuși are trebuință de ajutor, fiind asupra cheltuieli mari (ca să cumpere la moșii!) și că, dacă n-am venit în Țara sîrbească pînă ce a fost înălțimea sa acolo, dar acum nici să mai cerc a trece acolo, căci nu va fi nici un bine fără de înălțimea sa. De unde se înțelege că nu mi se alese ciștigul din pagubă. Scutii însă și cheltuiala întoarcere-mi, căci fuu adus de o căruță ce se întorcea de acolo încoace. E! Acuma? La cine să mai năzuiesc?

Mă îndemnă mulți ca să-mi arăt păsul la dumnealui marele ban Iordache Filipescu, care le se vestește foarte milosiv și bogat, darnic. I-am dat o suplică-mi jalnică, cu arătarea păsului meu, însoțindu-i și niște versuri cu acrostihida famosului nume al ecseleții sale evghenia, care îl alcătuisem și îl trimiseseam încă pe la 1832, spre lauda zeului său patriotic, ca din partea recunoscătoare patrii, după îndemnul unui, serdarul Vasile Moangă din Gorj, Carele îmi descrisese toate lucrările ecseleții sale patriotice. Și acum numai spre o aducere aminte (scrisei) că eu sint acel slăvitoru-i, ca Omer al lui Ulis sau Odiseu și Vergil al lui Enie. Și fuu, întîmpinat cu 20 de jumătăți de sfați, înșirate într-o hîrtie, lungiș, ce se părea că sint, de nu ducați cituși de puțin mahmudele sau icosari, pedinafară. O, ce mască ciudată!

Văzuu dar că eu trebuiește a năzui iarăși la mila obștescului nostru tată, judecînd că daniile mănăstirești spre acel sfîrșit sint făcute, de a fi ajutoarați cei gemîni în lipsă, din nenorociri, năpăstuiți.

Și arătîndu-mă cu jalnică jalbă, fuseu orînduit prin luminată rezoluție la cinstita Logofeție Bisericească — anul 1839 — unde, după un treapad de trei săptămîni, cu mare bătaie de inimă-mi, deabi fuu miluit din cutia milosteniilor cu lei 26. Mă căiu! Si eram bucuros nu numai aștia să nu-i primesc, ci și de mai sus pomenitele 20 de sfați să le dau, numai să nu fuu trecut în condice în rîndul cerșitorilor, dar făina nu-i traista. — trecuse acum și eu înghițiu amarul.

Ce să fac? Apăsă tare de nevoae și pătruns de desnădejde, alcătui iarăși o jalbă în prescurtare, că doar de va ceti-o însuși înălțimea și se va pătrunde de milă asupra-mi. Acărei copie este aceasta în următoru-i chip: (urmează copia jalbei adresată domnitorului în 1839).

Dar și rezoluția acestia n-a fost mai norocită decît iarăși cu semnele ieroglicești însemnat, precum se vede! În sfîrșit, nevoea silindu-mă, am căzut la mila celor mai slabi particulari carei deși streini, franzezi, greci și bolgari fiind, dar coprinși de mai mare iubire de omenire și mărinime, numai trei inși îmi făcură toată citățimea lipsii ce nu putură a mi-o face cei mai puternici d-aici și așa fuseu desfăcut de datoriile d-aici și pornii la Tirgu-Jiului.

Ajungînd dară acolo îmi găsiu tot calabălcicul strămutat la un prietenu-mi mai cu durere de inimă, dar toate lăzile sparte și deșărtate de cele mai prețioase (lucruri) — mai ales de banii ce-i aveam în galbeni de păstram și eu rezervă, scule, argintării, instrumente ingineresti, precum și hainele-mi toate și pînzeturi, nerămîindu-mi nici urma banilor (și nici) cea mai mică circuliță... Și acesta fu rezultatul drumului meu... de fericire la 1834... (ilizibil).

Pornii jalbă polițienește mai întâi a descoperi din cele furate, din care am și descoperit unele de furi vindute la unii și altele de înșiși furate, dar îndeplinirea unor m-a constiisit cu alergăturile-mi și cu pierderea-mi de vreme mai mult decît ce prănuiesc ele, fiind lucruri mai neîsemnătoare, căci furul de bunăvoie numai prin arest n-a binevoit a arăta cele mai prețioase; iar altele, deși găsite și netăgăduite, dar fiind protecțati de stăpîinii boeri și mai ales de un domn sameș al unei ocîrmuiri și de un domnu favorabil al domnului polițai. Cinstita poliție ducîndu-mă cu făgădueli de azi pînă mîine, nici pînă astăzi nu mi le-au îndeplinit sau măcar a binevoi a face cuviinciosul raport după rugăciunile-mi către cinstitul tribunal încă și obosirea-mi tot trîpătînd în... și pierzîndu-mi vremea cu derepănarea vieți-mi.

Vream a lăsa tot și a pleca de acolo dar, rămîind numai cu lucrul mîinilor mele să-mi întîmpin sărmana hrană a vieți-mi nu-mi putea prisosi într-un oraș unde nici de lucru destul nu găsesc de a avea cheltuiala strămutări-mi de acolo și așa lăsat numai în seama sfîntei pronii pe la mijlocul (lui) iulie al trecutului an, mi se vesti d-aici din partea unui ampioiat al secretariatului că s-ar fi legiuat de către Obșteașca Adunare a se alcătui o comisie mînăsti-

rească de vreo cîteva mădulări, între care şi un tîlmaciuc de hrisoave cu leafă de lei 500 pe lună şi de priimesc această slujbă să mă arăt cu o jalbă în prescurtare către M. S. Vodă spre a fi eu orînduit; aceasta socotindu-o drept o aducere aminte chiar din partea mării sale lui Vodă (fiindcă-l adusasem la supărare pîu cu jelibile-mi de mai nainte tot cerînd asemenea slujbă şi ştiindu-mi destoinicia mai dinainte vreme la această profesie, că încercîndu-mă însuşi mîria sa pe vremea căimăcămiei sale în Craiova cu tîlmăcirea unui hrisov mai întîi ce erea mai nainte tîlmăcit de altul cu o greşală foarte însemnată (ilizibil) şi apoi şi altele cîte se reprezenta la Divanul Craiovei) m-am bucurat din tot sufletul pentru o asemenea îngrijire dumnezeiască... şi am şi înaintat pe loc către mîria sa o jalbă încă de la 19 ale pomentului iulie, ce din nenorocire-mi acea jalbă, s-a făcut nevăzută prin marifetul unui cilen judecătoresc şi unui sameş cîrmuitoru-mi (amîndoi defăimători de drepturile pătîmîndei omeniri şi slujbaşi publici numai spre în parte-le folos) încît deabi după două luni, luînd de ştire că în urma acelei jelibile-mi nu s-a mai văzut dinpreună şi cu alte scrisori către alţi prieteni-mi aici, am fost silit de a nainta altă jalbă deabi pe la 3 octombrie ale încetatului an, care de s-a şi primit dîndu-se şi luminată rezoluţie, dar şi aceea n-a dobîndit mai bun rezultat. Deşi scriindu-mi-se de către prieteni-mi că fără de a veni însumi în persoană de a stărui nimic nu voi putea săvîrşi cu hirtii numai de departe (pentru că aici, în ţara noastră, calul nu se încăleacă dupe asemănare, ci-l încăleacă cine-l are — şi nu atestaturile eczamenelor rămîn numai pe seama acelora ce le au, spre mîngîierile că sînt dovedite dăstoinici) m-am mîhnit foarte mult, căci mă bucuram că avînd într-ajutoru-mi Organicescul Regulament şi eu fiindu-mă frunzaşul tîlmaci de asemenea hrisoave în toată întinderea Valaho-Moldaviei, ca îndeletnicit la ele de ani 37 acum şi singurul numai formal eczamenat numai arătîndu-mi nenorocita fiinţă că sînt încă netrecut peste graniţă la dorita-mi familie, după cum hotărisem la plecarea-mi de aici, anul 1839, voi fi sprijinit cu cele mai înfierbinţate braţe şi vestindu-mi-se mai întîi că sînt orînduit, cînd voi fi să viu, să nu viu aşa numai cu trupu-mi, ci cu tot calabălicu-mi (pentru că nefiindu-mi familia aici nu aveam cui a-mi încredinţa casa, decît la o slugă fără de nici o cheazăşie şi păţit fiind de jaful urmat cel mai sus arătat, nu cutezam nici într-un chip de a mă mai depărta cu zile mai multe de la calabălicu-mi ce mi-a mai rămas scăpat de jaf cituşi de puţin şi de nu în monedă de naht, dar încaile seneturi de drepturile mele ce prin judecăţi le caut (din care una este urcată acuma pînă la Înalţul Divan de aici) de carii documenturi şi socoteli geme o ladă plină. Dar cu toate acestea, prin îndemnul voitorilor miei de bine, hotărînd şi aşa să viu, imi lipsea mijlocul, aflîndu-mă de tot cu mîinile goale şi trebuindu-mi şi slugii să las de cheltuială şi eu să am cea trebuincioasă călătorie-mi, căzuu dar la d-lui ocîrmuitoru D. Cerchez, ca să-mi înlesnească venirea-mi aici în hazneaoa, care mi-o şi făgădui cu mîrinimie. Dară însă văzînd că întîrziază, hotărîu ca să mai nainteze încă o jalbă către mîria sa Vodă şi alta către preaosfinţia sa pîrintele mitropolit, şi să stau locului să aştept, judecînd că de voi fi trebuincios, eu voi fi orînduit şi în absenţia-mi şi vestindu-mi-se, atunci fieşicine mă va credita cu cheltuiala strămutări-mi totale, iar nepriimit fiind încaile imi voiu pierde vremea agoniseli-mi manipulare (care este capitalul unui artist) şi cituşi de puţin imi voiu întrebuiţa acea vreme cu de a dobîndi vreun mijloc spre strămutarea-mi în ţara sirbească la familia-mi unde se află (şi unde slujbele caută pă oamenii adoptaţi după cererea cuvinţei, iar nu ei pă slujbele). Şi de nu-mi va plăcea dintr-ale publicelor, cituşi de puţin puteam cu drag priimi d-a fi un zelos profesor în limba grecească şi ocîrmuitor de nevinovată tînerime. Pentru care avînd trebuinţă chiar eu sînt poftit sau însumi să merg, de voiu priimi acea sarcină, sau pă altul să le găsesc, care să ştie şi greceşte şi sirbeşte, făgăduind po taleri 400 pe an, carii după curs de acolo fac lei 8 000; ci eu dorînd cum zic, a-mi lăsa oasele în pămîntul naşteri-mi (şi avînd şi judecăţi începute şi mai ales cea urcată la Înalţul Divan acum) am rămas şi pînă astăzi în nădejde că voiu poluci şi aici mijlocul chiverniseli-mi prin singura slujbă pentru carea mă are croit mai cu seamă sacrosanta maica Natura şi sfînta providenţă şi pă carea o privesc atît de neapărată trebuinţă pentru dorita-mi patrie şi pentru fiii săi preaiubiţi-mi dupe cum şi chiar D. Sterbei a cunoscut aceasta mai cu adîncime şi mi-a şi făgăduit cu atîta încredinţare (!!!) ca înainte să nu mor fără d-a mă învrednici de a-mi mai vedea familia odată în viaţă. Si aşa naintînd de mai sus zisele-mi două jelibile cu asigurată acazie, încă de la 2 ale încetatului maie, rămăseu aşteptînd rezultatul lor din locu-mi.

După aceea, deabi trecuseră vreo 5 zile la mijlocu şi mă pomeniiu vestindu-mi-se de la cîinstita ocîrmuire că hazneaoa se porneşte şi degrabă să mă găsesc ca să plec; aşa în pripă ce eream să fac, de cît să-mi pui un ceasornic zălog şi să iau vreo 20 de sfanţihi împrumut, din carii să las şi slugii de cheltuială şi mie să-mi rămîie pentru de drum. Şi puindu-

mă în poaște numai cu trupul, așa cum încă mă găseam ca un teanc cu oase odorogite într-insul, plecau fără de a-mi da în gând ca să văz de m-a pus D. Sameș (protectorul jăfuitorilor mei) serdarul Costache Miulețul și pă mine în podoroajă nebănuindu-mi niciodată că unul ce m-a păgubit atît și acum ce umblă să-mi facă binele să-și cugete de a-mi juca festă vătă-mătoare și de cinstea-mi, și de viața-mi, însă cînd tocmai ajunserăm la streaja Podului Calicilor și se duse cinovnicul haznelii să arate podoroajna, mă văzuui netrecut într-însa și chemat fiind acolo și întrebat de nume și de profesie și luîndu-le aici în scris, mă pomeniiu trimis la Agie cu dorobanț, de acolo la dumnealui Agă (cărnuia făcusem eu în vremea reviziei lui Kiselev un engomiu drept cunună d'amarant și mă cunoștea foarte bine că eu sînt poet, numai ce nu știu decît a lăuda virtuțile heroicești; dar se făcu că nu mă cunoaște, fiind bănueli foarte mari de șpioni în vreme de pace), de la Agă la Vornicie și de acolo la arestul cinstitei Agii, unde luîndu-mi-se vro două scrisori date-mie de către un medelnicer Grigorie Băleanul, una către un om al părintelui mitropolit Nae Protopopescu și alta către copiii săi la școala Sf. Sava și alte două încă despecetluite scrise de aici către mine de la doi prieteni-mi prin care mă îndeamnă ca să mă scol mai degrabă să viu aicea și văzîndu-mă peste toate nădejdea-mi fără de nici o vinovăție tratat ca un cel mai vinovat, lucru ce nu pățisem eu niciodată în viața-mi, să fiu la arest ca bînuît de om rău cu rele cugetări, nici în vremile cele mai grozave ale turcilor, și mai ales cărat dupe urmă cu soldat și pînă la umblătoare și neîngăduit nici cu un prietin a face cea mai mică vorbire (vai! Dumnezeule! strigam, în ce chip se răsplătesc virtuțile omenești în zioa de azi!). Dar ce erem să socotesc, de cît că am încăput în miinile celor mai cumpliți făcători de rele și vrăjmași ai libertății omenești și ai liniștii ei și să vărs șiroaie de lacrimi amărite în curs de 48 de ceasuri, blestemînd pe toți aceia cei cari m-au îndemnat a mai veni în București, fără de nici o asigurare mai întîi spre căutarea norocului cel zis că mă așteaptă acum cu brațe deschise (unde eu în curs de ani 5 mai nainte zleîndu-mi-se toată esența vieții am cercat chinuri de moarte, încît nici pînă acum nu-mi mai pociu veni în fire) ca bănuindu-mi cele mai triste de mai departe rezultaturi și pînă cînd să mă văz mîntuit de acolo prin cheazășii de prieteni ce mă știa de om cinstit și fără de nici o prihană, nu puțin de nu mi-a ieșit sufletul, dar nici nu voiu intra-o aceasta pînă ce voiu mai fi viu pre pămînt.

Cu toate acestea, scăpînd din ghiarale iadului închipuit cu toate formalitățile pre pămînt, m-am mîngîiat că așa jalba-mi către M. S. Vodă cum și cea către preasfinția sa părintele mitropolit le-am găsit capeterisite și luate în băgare de seamă, precum și firile toate pornite cu compasie asupra-mi; pohtîndu-mi toți doritu-mi rezultat. Însă unde socoteam că în 5—6 zile mi se va alege rezultatul, văzuui că din ce merge se prelungește vremea, (Cinstitul Departament al Justiției, deși binevoind a publica acum tocmai prin Oficiul Buletin a mea dovedită destoinicie la traducerea hrisoavelor (prin eczamenul ce am dat în Colegiul Sf. Sava, dupe duhul Organicului Regulament la anul 1836) dupe luminatul ofis al M.S. preainălțatul nostru Domn, la raportul Cinstitei Marii Logofetii a Dreptății, sub Nr. 13451 leat 1836 dupe a sa neapărată datorie, care trebuia încă de atunci să se îndeletnicească Departamentul al Judecătii și în sfîrșit acum și după a mea umilită rugăciune, dar neavînd pe semne proprietarii de hrisoave netraduse încă trebuință de a lor tălmăcire, eu stau cu miini încrucișate în cheltuială pe de-a gata din rămășița pomeniilor 20 de sfinții împrumutați-mi la plecarea-mi din Tîrgu-Jiului și din 5 rubiele ce m-am învrednicit și eu a agonisi de cînd am venit aici) apoi judece-se de către înalta înțelepciune a Dvs. milostivul meu Patron, după descrierea tristelor mele împrejurări și după scăpătăciunea în carea mă aflu de sînt la stare a mai șede a aici așa cu miinile goale, fiind și fără de nici o agoniseală.

Peste aceea, vestindu-mi-se și de la Tîrgu-Jiului că sorocul slugii împlinindu-se încă de la 15 ale următoarei, a vrut să plece, care va fi și plecat pînă acum, iar stăpînul lăcuinții că face strigare d-a i se goli casă, avînd să le meremetisească cu tot totul odorogite și cu acoperișul de tot putrezit și de tot ciuruit de vijulii... De aceea cu adîncă durere sufletească-mi, rog bunătatea dumneavoastră a vă milostivi asupra nenorocirii mele și de am bunăvoirea Dv. a fi așezat într-această urzită slujbă a profesiei mele, să binevoiți a grăbi a mea orînduire cu un ceas mai nainte, ca să am vreme, pînă e timpîu bun a umbla mai întîi a-mi găsi nișicariva case pe seama familie-mi mai cu apropiere de sfînta mitropolie și apoi pe loc a alerga de a-mi aduce familia și calabălcu-mi din Tîrgu-Jiului pînă a nu mi se întîmpla iarăși vreo nenorocire în zăbovirea-mi d-aici și îmi va fi rătăcirea din urmă mai rea de cît cea dintîi. Ca strîngîndu-mă la un loc și liniștindu-mi-se sufletul să pociu întreprinde lucrarea slui-mi cu toată întregimea ei. Căci precum aflu, preasfinția sa este să plece la băi și mie nealegîn-

du-mi-se pînă la plecare-i, atunci eu voi fi și mai stins decît ce sînt, neavînd nici o agoniseală aici și în toate părțile mergîndu-mi cheltuielile.

Iar de cumvași din pricina altor trebi mai delicate nu se poate îndeletnici raportul acestii trebi către M. S. Vodă spre a ei întărire acuma și urmează a mai mijloci vreo cîtăva zăbavă, atunci rog umilit îndurările Dv. ca într-o înțelegere cu preașfinția sa părintele mitropolit să mi se chipzuiască de unde se va cuveni o întîmpinare de vro lei 1000, carii apoi să vor scădea din prețul lefi-mi pe 2 luni, ca să nu pierz vremea în așteptare aici, ci să alerg de-ami aduce familia și calabăicu-mi ca pînă a se face raportul către M. S. Vodă și a se întări și eu să fiu venit aici și strîns la un loc, ca intrînd în lucrarea slujbi-mi să nu mai fiu cu gîndurile risipite în mai multe părți.

Acesta într-atît prelungită descriere ce se vede, cu toate că e numai un extract al istoriei mele tragice drept prescurtare, căci într-alt chip ar fi trebuit să umple o carte întreagă ca a lui Rombinon, cel mai deobște cunoscut sau cel puțin a lui Velisar, dar eu rog cu umilință să nu aducă supărare auzului Dv. socotindu-mi-se obrăznicie această a mea îndrăzneală servi-cească ce pătrunde nenorociri adînci. Am făcut-o ca către un preabun ce v-am cunoscut și milost-Patronu-mi spre a putea înțelege rănile umilitului său subpus și a chipzui mai bine despre zviduirea durerilor sale cu vecinică-i sinceră recunoștință.

Prea plecatul Dv. mult milostivul meu patron și osîrdnic servitor,
Gheorghian Hagi Peșacov.

Preacinstului Marelui Logofăt al Credinței, Domnului

Domn Constantin de Bălăcean, mult milostivul și respectosul meu patron, cu preaumilită plecăciune.

(Biblioteca Academiei R.S.R., Mss. Peșacov, Nr. 1277, f. 71 r —77).